

# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

---

Organe Officiel du Comité Egypte-Grece



**ONT COLLABORÉ  
A CE NUMÉRO**

**Eilsabeth Loukianoff**  
**Prof. Grég. Loukianoff**  
**G. Cohen**  
**Dem. S. Vezanis**  
**Arsène Yergath**  
**A. Vasdékis**  
**Max Jacob**  
**Kikou Yamata**  
**Costas Ouranis**  
**Colette Nevyne**  
**Josée Sekaly**  
**Tellos Agras**  
**Romain Rolland**  
**Charles Silvestre**  
**H. Soulon**  
**E. P.**  
**G. Vasdékis**  
**A. Camp**  
**Sem.**  
**V. G.**

**P.T. 5**

№ 1 PAPASTRATOS



*Cigarettes made of  
mild tobaccos, of  
the "Agrinion" type*

22 cigarettes P.T. 6½



# CIGARETTES PAPASTRATOS

"A DELIGHTFUL REMINDER OF GREECE"

# The United Egyptian Nile Transport Cy.

## TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 100 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Caire) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné  
à Rod-el-Farag (Caire)

## BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire.

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan



**CONSTANTE**  
**FIDÈLE**  
et **SURE**



**P.T.**  
**3.5** net

**EXCELSIOR**  
**GIANACLIS**

# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

**STAVRO STAVRINOS, Directeur**  
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200  
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration  
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek  
LE CAIRE, Tél. 49235

## LE MARIAGE DE S.A.R. LA PRINCESSE FAIZA ET DE L'HONORABLE MOHAMED ALY RAOUF

Le mariage de S.A.R. la princesse Faiza, la gracieuse soeur cadette de S.M. le Roi, avec l'honorable Mohamed Aly Raouf a eu lieu le 17 Mai.

La signature du contrat, rédigé par S.Em. le Cheikh Moustapha el-Maraghi, recteur de l'Azhar, se déroula au Palais d'Abdine.

Les membres de la Famille Royale, quelques intimes et les hauts dignitaires de la Cour assistèrent à la cérémonie.

Cet événement dont l'Egypte entière accueille avec la plus grande joie, la «Semaine Egyptienne» prie respectueusement Leurs Majestés le Roi et la Reine, S.M. la Reine Nazli et les jeunes fiancés, dont on voit, ci-contre une photo récente, de daigner agréer l'expression de ses félicitations les plus sincères et ses voeux de bonheur les plus sincères et les plus profonds.



Photo prise au Palais Royal à l'issue de la cérémonie du mariage de S.A.R. la princesse Faiza et de S.E. Mohamed Aly Raouf. On reconnaît la princesse royale, au bras de S.M. la Reine Nazli; à droite et à gauche LL.AA.RR. les princesses Faika et Fathia.

# ACTIVITÉS ROYALES



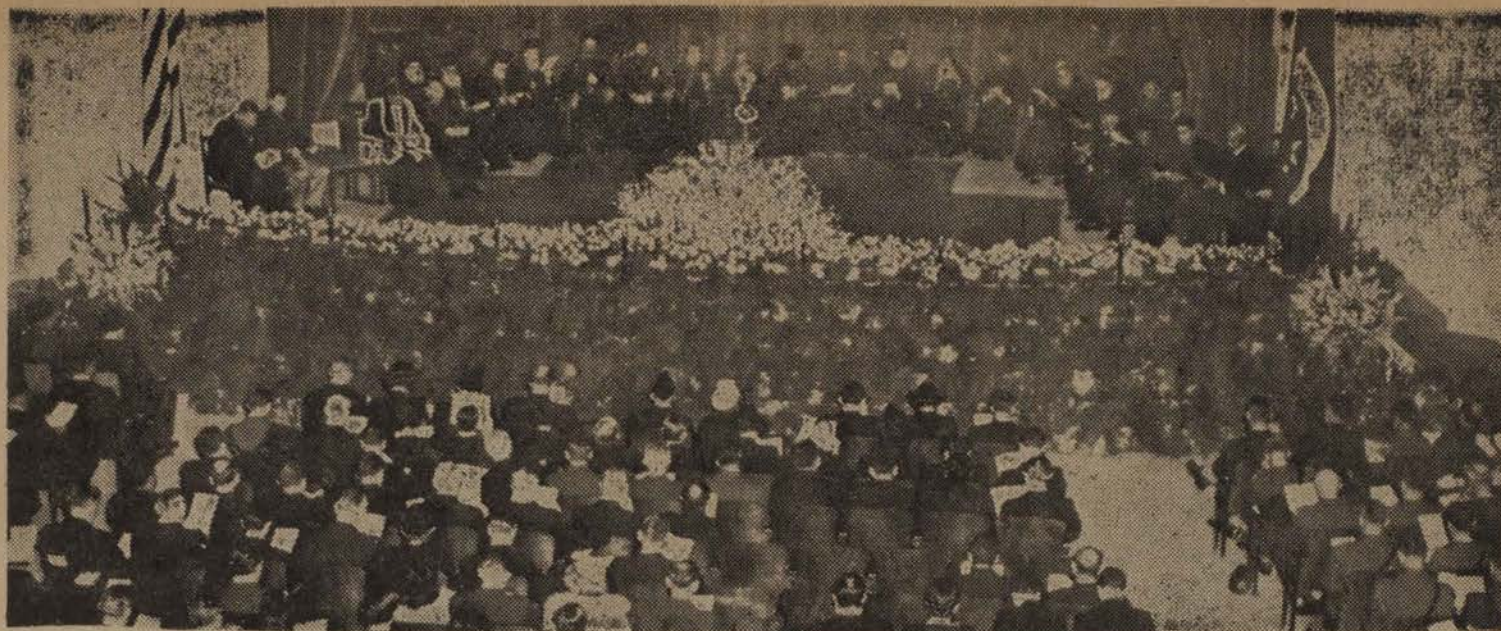
L'Auguste Souverain devant la statue de Kephren, titulaire de la deuxième Pyramide, écoute les explications de M. Etienne Drioton. Cette statue, découverte par Mariette, est la plus belle du Musée des antiquités.

S.M. le Roi a présidé la réouverture du Musée Egyptien. Au moment où les armées de l'Axe menaçaient l'Egypte, les collections de ce Musée avaient été mises à l'abri dans des refuges sûrs. Tout danger ayant été définitivement écarté, les antiquités ont été remises à leur place et le Musée a rouvert ses portes. Sous la conduite du Dr. Etienne Drioton, S.M. le Roi a visité toutes les salles du Musée, s'arrêtant longuement devant certaines des pièces exposées et déclarant: «Plus on admire ces inestimables trésors, et plus on y découvre du nouveau».

Sur le terrain de l'armée égyptienne à Pont de Koubbeh, la Police Militaire britannique organisait, au profit du Croissant Rouge et du C.M.P. Benevolent Fund, une «gymkhana» qui obtint le plus vif succès. Sa Majesté le Roi daigna honorer de Son Auguste Présence la réunion à laquelle assistaient également un grand nombre de personnalités et d'officiers supérieurs de l'armée égyptienne et des forces alliées. Au programme étaient inscrites des épreuves équestres auxquelles participèrent des cavaliers égyptiens et anglais, ainsi qu'une démonstration faite par les chiens de la police militaire anglaise.



Sa Majesté le Roi procédant, à la fin de la réunion, à la distribution des prix aux vainqueurs.



Vue générale de la salle de l'Ewart Memorial Hall au Caire. Entouré des chefs de tous les clergés, le Dr. Ch. Watson, Président de l'Université américaine, rend hommage à la mémoire du grand disparu.

### Essai d'un caractéristique

## L'IMAGE SPIRITUELLE FRANKLIN DELANO ROOSEVELT

Il est donc fini le voyage de la vie de ce grand homme!

De chaque voyage subsiste quelque chose de stable qui se cristallise avec le temps en une image claire; ainsi se cristallisa dans l'histoire moderne la figure imposante d'Abraham Lincoln.

Mais de chaque chemin parcouru il reste aussi une impression fraîche qui a sa valeur propre et qui consiste en une image vraie et, peut-être plus vivante.

La vie de Franklin D. Roosevelt comprend deux parties distinctes: avant et après sa maladie incurable.

Avant c'était la vie d'un bel homme actif, plein d'énergie et de force; après c'est la période qui nous intéresse le plus précisément, parce que pendant cette période d'infirmité physique ou même à cause d'elle se forma dans toute sa grandeur l'image immortelle du Président Roosevelt.

La gravité de sa paralysie infantile était si écrasante qu'il fallait beaucoup pour faire comprendre au public Américain, disciple incrédule de St. Thomas, que la force de l'esprit humain peut-être telle qu'elle est capable de surmonter toutes faiblesses physiques.

Franklin D. Roosevelt développa pleinement au cours de cette période de sa vie une incroyable force spirituelle en tant qu'homme, en tant que politicien et comme chef de peuples.

Tout ce qui poussa le Mahatma Ghandi ou Léon Tolstoï à recourir à des procédés artificiels — silence imposé, abnégation, jeûne etc., fit pour Roosevelt une issue inévitable de sa maladie.

Sa faiblesse physique, le retirant du milieu de la vie, lui permit de concentrer sa pensée, d'aiguiser sa sensibilité et de développer une vue spirituelle qui dépasse de loin la normale. Et par cette synthèse des forces morales Roosevelt se trouva chef spirituel du peuple Américain qu'il guida à travers la plus dangereuse époque de la vie du pays.

«Mais il n'était pas seulement le cerveau des Américains, il était aussi leur cœur».

L'attachement cordial de l'Américain moyen à son chef, à Roosevelt fut une réponse logique à l'amour profond du Président pour son pays en général et pour l'homme moyen en particulier, car Roosevelt pensait toujours et se souciait infiniment du bien-être des humbles. Et ceux-ci le payaient de leur estime, trouvant en lui les meilleures qualités de l'âme Américaine.

On dirait souvent: «Personne n'aime le Président, sauf ses électeurs!»

Et cette masse d'hommes, suivant son instinct,

donna contrairement aux lois et aux usages établis quatre fois la préférence à Roosevelt devant les autres candidats à la Présidence.

Les yeux plus ouverts que les autres, prévoyant clairement là où les autres ne voyaient encore rien, F.D. Roosevelt s'empressa de défendre la liberté du monde entier contre la force diabolique qu'il avait eu l'occasion de connaître au fond pendant ses études en Allemagne.

Et si c'est le destin qui amena l'Amérique à la guerre actuelle, c'est bien Roosevelt qui est responsable de son heureuse issue, car il fit l'impossible pour préparer d'avance tout ce qui était nécessaire à la victoire finale.

Et le voici qui s'en va au moment-même où cette victoire, résultant de la tention suprême de ses efforts, devient un fait accompli.

On peut reprocher à tout homme en vue quelque faiblesse...

Quant au Président F.D. Roosevelt pour cette seconde phase de sa vie, toute critique serait vaine. Son état physique avait amené son esprit à un tel degré de limpidité qu'on ne voit plus que la pureté et la noblesse de ses mobiles.

Les épreuves, par lesquelles passa son âme au cours de ses souffrances physiques, la poussèrent vers une foi fervente en Dieu; et la Sagesse divine, faisant de lui son instrument élu, l'inspira pour la lutte à la mort contre le mal, la violence, l'agression universelles, prêtes à subjuguier le monde.

Pour la mentalité russe qui croit inébranlablement à la suprématie de l'esprit sur la matière, la personnalité de F. D. Roosevelt est peut être plus compréhensible que pour tout autre peuple. Et le deuil national de deux jours, décrété par le Gouvernement russe est sans doute une manifestation du sentiment sincère du peuple russe.

Le réalisme, propre à Roosevelt autant qu'à tout autre américain, le préserva du «Don Quichottisme» dans la vie et dans la politique; il cisela dans sa personnalité les-meilleurs traits du caractère américain.

C'est pourquoi F.D. Roosevelt, orgueil juste du peuple américain, fut écouté dans tous les coins du monde, comme prophète du Bien, et fut aimé, comme symbole de la suprême manifestation de l'esprit humain; et tel il restera pour toujours dans l'histoire de l'humanité.

MME ÉLISABETH LOUKIANOFF

Prof. GRÉGOIRE LOUKIANOFF, (Chartophylax).



## LES CLOCHES ONT SONNÉ

Le canon a tonné sur le monde fiévreux, comme le battement encore lent d'une vie qui renaît. Pulsation d'ivresse, chaque coup nous traverse comme pour nous dire que la vie va recommencer, que nous pourrons bientôt partir, revoir Paris, revoir le monde, un monde que nous avons laissé et qui a dû bien changer.

Les cloches ont sonné dans les villes en joie et leur son dans l'air s'est répandu comme nos rêves de jeunes trop longtemps contenus.

Le bonheur prend forme. Les rideaux des dévantures se sont abaissés et des grappes d'espoir aux gestes simiesques gesticulent dans les rues. Balcons pavoisés, petits drapeaux de papier.

Les cloches ont sonné, et comme s'il se fut agi de notre cœur qui battait, nous suspendons notre souffle au rythme des rêves qui renaissent.

Frénétiquement nous avons tourné les boutons de nos radios, comme pour nous assurer d'une réalité que nous n'arrivions pas à réaliser entièrement. Oui c'est bien vrai, l'armistice a été signé.

Dans le monde en fête les cloches ont sonné. Et je pense. Je pense à ceux qui dans un dernier râle, regardant le ciel trop bleu pour leurs yeux presque éteints se sont demandés si leur sacrifice serait utile. Je pense à ces hommes, devant leur sort inéluctable, dans un sursaut qu'ils savaient vain, se sont soulevés pour crier qu'ils auraient voulu vivre, car ils n'avaient que vingt ans.

Mais l'homme oubliera et chantera sa joie, et sur les champs de la mort naîtront des maisons aux briques rouges. Et sur la terre aux trous béants la machine qui passe fera renaître un monde nouveau. Le monde de demain sera construit par les hommes nouveaux. Mais y a-t-il jamais eu d'hommes nouveaux? Et déjà dans un mensonge hélas humain, ils croiront avoir créé quelque chose, oubliant les autres au fond de leur croix de bois, ceux qui l'avaient déjà fait.

Les cloches ont sonné dans le monde en joie et je pense à ces lignes : «On oubliera. Les voiles du deuil comme des feuilles mortes tomberont. L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le cœur consolé de ceux qu'ils aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois... Je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poudreuses, ou elles semblent guetter la relève des vivants qui ne viendra jamais faire lever les morts... Mes morts, c'est maintenant que vous allez souffrir, sans croix pour vous garder, sans cœurs où vous blottir. Je crois vous voir roder avec des gestes qui tâtonnent, et chercher dans la nuit éternelle, tous ces vivants ingrats qui déjà vous oublient.

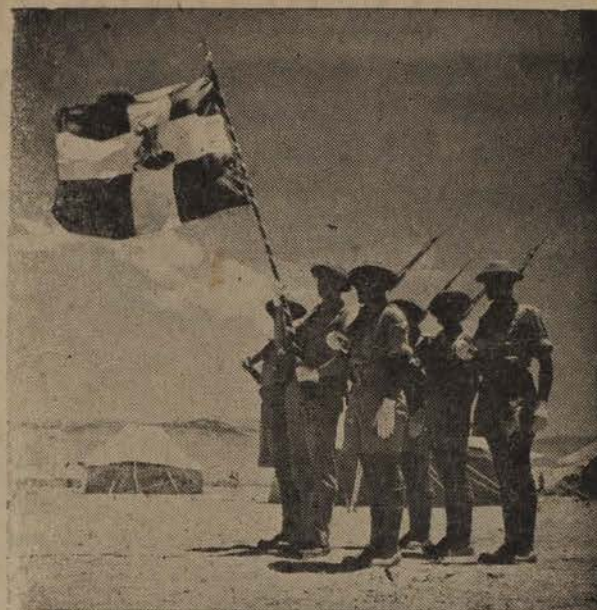
Dans le monde en joie, les cloches ont sonné.

G. COHEN





*Sur les montagnes Albanaises*



*A El Alameïn*

## MESSAGE

### DE S. M. LE ROI DES HELLÈNES, GEORGES II

### A L'OCCASION DE LA VICTOIRE

A l'occasion de la Victoire S.M. Georges II des Hellènes a adressé le message suivant à la Nation.

Hellènes,

« L'âpre lutte dans laquelle l'Humanité était engagée depuis 6 ans a pris fin. Nous éprouvons la profonde satisfaction d'avoir honnêtement accompli notre devoir. Aussi, voudrai-je exprimer la joie qui, au moment de la justification du grand effort de la Nation, inonde mon âme.

En tant qu'homme je suis heureux que l'Humanité soit débarrassée du cauchemar de la tyrannie axiste.

En ma qualité d'Hellène, je suis fier qu'au moment le plus critique de notre histoire, la Grèce ait tenu jusqu'au bout. Dès le début, j'eus conscience de l'étendue du conflit de la Grèce dans celui-ci. Ce rôle, les Hellènes l'ont tenu au moment le plus critique de la guerre alors même qu'ils ne pouvaient entrevoir comme unique compensation à leurs sacrifices que l'honneur de mourir, en hellènes, pour leurs foyers et leurs autels; et ils ont tenu jusqu'au bout.

C'est avec une reconnaissance sans limite que je pense à tous ceux qui ont lutté pour la gloire de la Grèce. Si la Grèce cependant s'est couverte de gloire il importe qu'elle lui reste fidèle parce qu'il n'y a de véritable victoire que dans la fidélité à nos valeurs morales, et que dans la persévérance à nous montrer égaux à nous mêmes en nous souvenant à jamais de ceux qui sont tombés dans les ravins de Rodopi afin que vive la Grèce.

Alors que va commencer l'effort en vue de la prospérité de la Nation je n'ai d'autre secret espoir que de le voir aboutir sans que rien ne vienne ternir la gloire de la Grèce.

La victoire n'a pas été que notre oeuvre. Elle a été aussi celle de nos alliés à qui nous adressons aujourd'hui notre gratitude.

Dans la lutte que nous avons menée nous avons donné la mesure de notre endurance et de notre courage. La Grèce a démontré que les siècles n'ont pas eu de prise sur elle et qu'elle a une grande mission à remplir dans les Balkans et dans le Monde.

Du tréfonds de mon âme et avec foi en l'avenir de notre Nation je crie : Vive la GRECE.

GEORGES II.

# LE RETOUR DU ROI DES HELLÈNES S'IMPOSE EN GRÈCE

par Dem. S. Vezanis

Professeur à l'École Panteion de Droit et Hautes Etudes Politiques



S.M. GEORGES II

*Roi des Hellènes*

Au nom de «l'Union Nationaliste» je vous transmets le salut fraternel de milliers de nationalistes de toute la Grèce. Nos membres tiennent, par mon entremise, à vous confirmer que votre cause est la leur et que leurs âmes vibrent du même élan que les vôtres.

Votre désir et le nôtre, sont que S. Majesté le Roi des Hellènes qui s'est montré digne de la Patrie rentre en Grèce sans autre délai.

Nous ne voulons pas le Roi parce que nous le considérons comme le seul digne à représenter la Grèce à la Conférence de la Paix et à revendiquer que nos droits imprescriptibles soient satisfaits. Nous le voulons aussi parce que nous le considérons com-

me le facteur essentiel de la stabilité intérieure, de la paix et de l'ordre.

En le Roi, nos forces armées retrouveront leur chef naturel partant l'union et la force qui leur manquent aujourd'hui et qu'elles ne peuvent espérer d'un commandement républicain imprécis et sujet à changement.

Avec le Roi, les horribles journées de Décembre, les prises d'otages et des hécatombes de Péristeri et d'Aghia Paraskevi ne pourront se répéter.

Avec le Roi, il ne sera pas possible à des personnes qui s'affublent du titre de chefs de partis d'adresser des injures grossières à notre armée. Il ne sera pas possible de qualifier notre glorieuse brigade de Rimini de «prétorienne»... parce qu'il régnera plus de pudeur.

Avec le Roi, il ne sera jamais possible de vendre la Macédoine aux Bulgares et de permettre à la presse et à la propagande de louer les traîtres à l'instar des héros.

Avec le Roi, il ne sera pas possible aux bulgares de venir à Athènes, s'installer en bouchers du peuple grec et puis d'être amnistiés et s'asseoir à la table des chefs.

Avec le Roi enfin, nous aurons la certitude que le commandement suprême de l'Etat sera toujours en des mains nationales.

Il existe cependant deux facteurs impérieux qui imposent le retour du Roi.

1) La nécessité de soulager économiquement le peuple.

2) La réalisation de la Grande Grèce.

Ces deux facteurs impliquent l'aide totale, matérielle et morale, de nos Alliés et surtout de la Grande-Bretagne.

Nous pouvons aujourd'hui dire en toute franchise que si le peuple grec souffre ceci est dû au fait que l'aide alliée est insuffisante. Et ceci est dans l'ordre naturel des choses. Il ne peut être question de convaincre notre allié britannique de notre amitié lorsqu'il y a peine six mois ses armées étaient saluées avec des poings serrés et des bannières rouges et qu'aujourd'hui encore il est question de la part de certains de régimes et de systèmes qui ne présentent aucune garantie de stabilité. Ce n'est donc que lorsque nous serons revenus à cette stabilité, et cela n'est possible qu'avec le retour du Roi, que l'aide alliée dont nous avons besoin nous sera donnée sans réserve.

Le retour du Roi est également une condition «sine qua non» en ce qui concerne la satisfaction de nos revendications nationales. La Grande-Grèce ne constitue pour nous ni une ambition ni une promesse de prospérité.

L'idée de la Grande Grèce qui a été le mobile de la guerre contre les bulgares et aussi hélas ! contre les bulgares de langue grecque est, comme le peuple

l'a si bien comprise, la condition fondamentale de l'existence même de notre pays.

Car la question qui se pose est une question de vie ou de mort : Grande Grèce ou pas de Grèce du tout.

Si satisfaction ne nous est pas donnée après les torrents de sang que nous avons versés et les sacrifices que nous avons consentis, soyez sûrs que les barbares ne tarderont pas à réclamer, et recevront les territoires grecs qu'ils revendiquent déjà. S'il est supposé que la sortie vers l'Égée leur soit accordée, demain ils demanderont l'autonomie de la Macédoine c'est-à-dire l'Olympe et de la jusqu'au Ténare il n'en faudra pas beaucoup et ç'en sera fait de la Grèce.

Une fatalité géopolitique impose à la Grèce qui a tant offert à l'Humanité une vigilance de tous les moments face à la convoitise des barbares.

Ce rôle de protecteur de la Civilisation reste, aujourd'hui le même pour la Grèce, les conditions politiques n'ayant pas changé.

Pour que nous soyons cependant à même de remplir cette mission il nous faut être unis, courageux et forts. Il nous faut d'abord et surtout le Roi.

Pour nous, en ce moment, la République équivaldrait à un triomphe de l'anarchie, du Communisme et du Panslavisme; elle serait le fossoyeur de l'Hellénisme.

C'est là, la foi profonde qui nous anime et qui devrait inspirer l'activité de chacun de nous. Notre fierté aura été d'avoir convaincu le peuple grec que les idées de Grande-Grèce et de Roi forment un tout indivisible.

Aujourd'hui nationalisme et république couronnée sont une conviction établie; bien plus, un patrimoine politique populaire.

Aujourd'hui, tout le peuple grec exige le retour immédiat du Roi.

Nous demandons au Gouvernement de procéder, sans retard ou réserve, au plébiscite afin qu'il soit donné au peuple de confirmer solennellement ce désir.

Aucun nouveau délai ne pourrait être admis à ce sujet.

Nous nous faisons, d'autre part, un devoir de déclarer à nos adversaires qui escomptent par une politique attentiste un revirement de l'opinion publique que leur attitude ne fait que grossir le flot nationaliste et royaliste que pareil aux torrents qui dévalent de nos montagnes s'enrichissent de l'apport des rivières qu'ils rencontrent sur leur chemin; car la volonté du peuple est un torrent qui emporte tout sur son passage.

Si certains journalistes appartenant à notre camp ont cherché pour des raisons d'ambitions personnelles, à compliquer la situation, le peuple grec qui est doué d'un sens politique aigu a senti la manœuvre et a réclamé le plébiscite.

Notre génération qui compte à son actif les victoires de 1912-13, qui a pris d'assaut Bizani, qui s'est couverte de gloire à Kilkis, qui a vaincu à Skra, à Sangarion? en Albanie; notre génération qui a affronté les légions blindées teutonnes alors que l'Europe entière avait cédé sur leur passage, qui n'a pas fléchi sous le joug, exige de ses dirigeants politiques une sincérité absolue et un absolu courage.

Malheureusement, une fois de plus, nos chefs politiques à peu d'exception près, ne se sont pas montrés à la hauteur de leur tâche. Les grands partis nationaux ne se sont pas acquittés de leur mission, qui consistait à éclairer le peuple et à lui dire la vérité; en d'autres termes à leur faire comprendre que le retour du Roi s'impose pour la raison la plus impérieuse qui soit : l'existence même de la Grèce.

Alors que le clan Sofoulis se déclare effrontément en faveur de la République, nos partis les plus respectables continuent à garder une neutralité des plus coupables.

Leur attitude à l'égard d'un problème politique dont notre pays n'a pas connu de plus sérieux depuis 25 ans et de la solution duquel dépend dans une mesure qu'il est difficile de délimiter son avenir montre qu'ils ont perdu contact avec le peuple et sont loin d'assumer sa direction politique.

En ce qui concerne le Peuple, lui, avec ou sans direction politique, a fait son choix. A une majorité d'au moins 90 % il votera pour le retour du Roi.

Que les indécis se décident. A défaut d'avoir été des éclaireurs qu'ils suivent le Peuple. De toute façon, au moment venu, ce même peuple cherchera à établir non seulement quels ont été ceux qui ont refusé d'adopter sa bannière — notre drapeau azuré — mais aussi quant ils se sont décidés à le faire.

Le lumineux exemple du grand Eleftherios Vénizelos, qui avait rêvé d'une Grèce s'étendant sur deux continents et baignée par 5 mers et qui au déclin de sa vie, devant la misère créée par les dissensions intérieures, écrivait son fameux «du très fonds de mon coeur je crie Vive le Roi», ce lumineux exemple est devant nous. Imitons-le.

Que tous, vénizelistes ou anti-vénizelistes, hommes de droite ou hommes de gauche, en un mot tous les grecs, donnons-nous les mains et crions : Vive la Grande Grèce ! Vive le Roi !

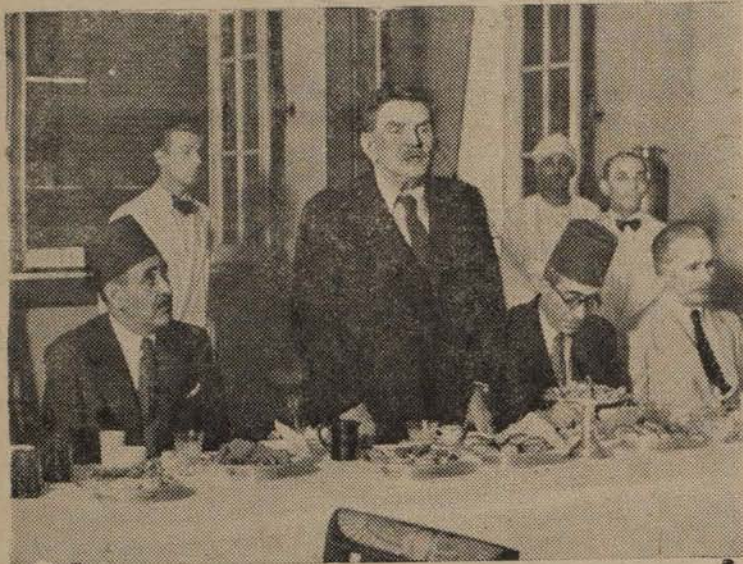
DEM. S. VEZANIS

## LA CONTRIBUTION DE LA GRÈCE A LA VICTOIRE

- 13.000 morts sur le front albanais ;
- 10.000 morts sur le front allemand ;
- 7.000 morts sur le front intérieur ;
- 70.000 blessés de guerre ;
- 1.012 morts et blessés en Afrique en Italie et au cours d'opérations de Commandos ;
- 520 morts sur mer (46 unités navales perdues) ;
- 50.000 personnes exécutées par les Bulgares.
- 300.000 personnes morts de faim ;
- 180.000 personnes (prisonniers aux mains des Bulgares et des Allemands ; dont le sort est inconnu ;
- 8.000 Andartes tués ;
- 1.300.000 personnes sans foyer en Macédoine et dans certaines villes de la plaines.

**France-Egypte**

# LE PARLEMENT EGYPTIEN REND HOMMAGE A M. EDOUARD HERRIOT



*M. Herriot prononçant son discours au Parlement égyptien, en réponse à celui de S.E. Hussein Heykal pacha, président du Sénat. On reconnaît, de gauche à droite: S.E. Mtre. Hamed Gouda, président de la Chambre, M. Herriot, S.E. Hussein Heykal pacha et S.E. M. Jean Lescuyer, ministre de France en Egypte.*

M. Edouard Herriot, ancien président du Conseil français, ancien président de la Chambre française qui — délivré du camp d'internement où il se trouvait en Allemagne — est au Caire, à bord d'un avion militaire français.

M. Herriot, qui venait de Damas et qui était accompagné de Mme Herriot, fut salué à sa descente d'avion par S.E. le Ministre de France et Mme. Lescuyer, le général Koechlin-Schwartz, chef de la mission militaire française, le consul de France et Mme. Camaly, les fonctionnaires de la Légation de France, les dirigeants du Comité National Français d'Egypte, les notables de la colonie française, etc.

En quittant l'aérodrome, M. Herriot se dirigea vers la Légation de France d'où, en compagnie de M. Lescuyer, il se rendit au Palais d'Abdine pour s'y inscrire sur le registre des cérémonies.

### **L'Hommage du Parlement Egyptien**

A cinq heures et demie de l'après-midi, le Sénat et la Chambre, en hommage à sa longue et belle carrière parlementaire, offraient un thé en l'honneur de M. Herriot.

A son arrivée, M. Herriot fut reçu par LL.EE. Hussein Heykal pacha, président du Sénat et Mtre. Hamed Gouda, président de la Chambre des Députés. En serrant la main à Mtre. Hamed Gouda, l'homme d'état français lui dit: «Me permettez-vous de vous appeler cher collègue?»

Le thé fut servi dans le Hall Pharaonique. A la table d'honneur, on remarquait, entourant M. Herriot: LL.EE. Hussein Heykal pacha, président du Sénat; Mtre. Hamed Gouda, président de la Chambre; Abdel Razzak el Sanhoury bey, ministre de l'Instruction Publique; M. Lescuyer, ministre de France; Dr. Zaki Mikhail Bichara, vice-président du Sénat; Mtre. Aly Ayoub, vice-président de la Chambre; Ismail Sedky

pacha; le général Koechlin-Schwartz, chef de la mission militaire française; Mohamed Mahmoud Khalil bey; M. de Comnène proviseur du Lycée Français d'Héliopolis; M. Gossart, proviseur du Lycée Français du Caire; l'hon. Hamed el Alayli, questeur de la Chambre; MM. Soulier et Perruche, de la Légation de France.

### **Le discours de Heykal Pacha**

Le Sénat et la Chambre étaient presque au complet. Après le thé, S.E. Hussein Heykal pacha, se leva et prononça le discours suivant:

Cher M. Herriot,

C'est un grand plaisir et un grand honneur pour nous, parlementaires d'Egypte, de vous recevoir ici, au sein de notre Parlement Egyptien, de vous recevoir dans cette salle pharaonique, qui éveille par son architecture et surtout par son nom, la civilisation bien ancienne de notre Pays. Beaucoup des Egyptiens ici présents vous connaissent déjà et apprécient hautement vos incessants efforts durant de longues années pour la cause de la liberté, de l'enseignement, du savoir humain, et des beaux-arts; comme nous apprécions tous également, votre oeuvre d'éminent écrivain, oeuvre de haute érudition. Pour ma part, je me souviendrai toujours avec plaisir du jour où nous avons posé ensemble la première pierre des fondations du Lycée Franco-Egyptien d'Héliopolis, comme je me souviendrai avec honneur du jour de la même année 1938, quand je vous ai remis, en ma qualité de Ministre de l'Instruction Publique, le Doctorat Honoris Causa de l'Université Egyptienne Fouad 1er. D'autres souvenirs des fêtes qui vous ont été données ici au Caire par mes camarades, les anciens étudiants des Universités de France, et auxquelles j'ai assisté, me sont bien chers.

Et notre plaisir est d'autant plus grand que nous vous recevons parmi nous à l'heure où toutes les démocraties du monde fêtent la victoire décisive de la liberté sur la dictature, victoire qui a coûté à tous ceux qui y ont participé, des souffrances et des efforts sans pareils dans l'histoire du monde. Nous savons combien vous, personnellement, Monsieur le Président Herriot, avez enduré de souffrances. Nous savons encore mieux combien votre glorieuse Patrie, la France, a souffert physiquement et surtout moralement. Mais la victoire a le mérite de nous faire oublier les malheurs, et nous détournant du passé, de nous faire penser à l'avenir. Et c'est l'avenir du monde entier qui est l'objet des préoccupations en ce moment; et c'est une charge bien lourde, plus lourde que celle de la guerre. Je le sais, et Monsieur le Président Herriot le sait mieux encore. Je suis convaincu que les grands démocrates comme lui, ces hommes de bonne volonté, infatigables quand il s'agit de défendre la liberté et les Droits de l'Homme, s'en acquitteront consciencieusement de manière à faire honneur à l'Humanité entière. Comment ne le feraient-ils pas quand nous avons tous vu que les atroces souffrances de cinq années de guerre sont dues à une ambition criminelle née de l'idée de l'inégalité des peuples, reposant sur la négation du droit primordial de la liberté pour tous les individus et tous les peuples sans distinction aucune.

Je suis convaincu que Monsieur Herriot et les hommes de France s'acquitteront comme lui consciencieusement de cette charge, non seulement parce que la France a souffert plus profondément que tous les autres pays pendant la guerre, mais aussi parce que la

France portait toujours dans le monde la bannière de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité. Ces principes immortels sont d'autant mieux gravés aujourd'hui dans tous les coeurs, partout dans le monde, que tous les autres principes ont fait faillite, n'étant pas de nature viable. Or, une dérogation nouvelle à ces principes immortels entraînerait des calamités plus graves encore que celles que le monde a connues pendant la guerre. Il n'y a pas un homme sage qui accepterait pour l'humanité un sort pareil. Nous autres, parlementaires d'Égypte et gardiens de la liberté dans cette Terre des Pharaons, nous lions nos efforts aux efforts de tous les défenseurs de la liberté des peuples partout où ils se trouvent.

Cher Monsieur Herriot,

Vous rentrez en France pour reprendre votre tâche de défenseur de la liberté. Nous vous souhaitons bon retour et nous comptons sur vous pour faire disparaître tout ce qui peut encore rester des mauvais souvenirs du passé; cela seul garantirait pour le monde une paix durable et pour l'humanité une vie digne du genre humain.

#### **La réponse de M. Herriot**

M. Herriot se leva à son tour et prononça le discours suivant, qui fut souvent interrompu par les applaudissements de l'auditoire:

Mes chers collègues,

Je suis profondément touché d'être reçu par le Parlement égyptien, au moment où je sors de captivité pour aller rejoindre ma patrie. Je ne sais pas si vous pouvez comprendre mon émotion de me trouver parmi vous. C'est l'émotion d'un homme qui a vécu trente et un mois sans liberté, dans le silence, l'obscurité, la misère morale et qui se trouve brusquement transporté dans une salle au nom si illustre, au milieu des gardiens de la liberté et du droit humain.

Permettez-moi d'évoquer ici le souvenir de mon précédent passage en Égypte. Je venais alors en ma

qualité de président de la Mission laïque en Égypte, cette Mission qui a pour tâche de répandre la culture française en respectant toutes les indépendances. J'ai passé parmi vous des journées dont le souvenir m'est resté cher. Un autre jour, vous m'avez conféré le titre de docteur d'université...

Les souffrances que j'ai endurées, je les ai acceptées bien volontiers, pour mon pays. J'ai vu la France bien malheureuse, en 1940. Nous étions alors accablés sous l'avalanche brutale de la matière. Mais je n'ai jamais perdu confiance dans la revanche de mon pays. Je savais qu'il se lèverait des gens en France pour défendre l'âme immortelle de notre pays. Je n'ai jamais douté de notre victoire finale, je dis bien NOTRE, car à cette victoire l'Égypte a largement participé. Si j'ai pris le parti que vous savez, c'est que je croyais avoir l'obligation morale, comme ancien président de la Chambre des Députés, de défendre l'institution parlementaire, cette institution indispensable à tous ceux qui veulent demeurer maîtres de leurs libertés.

Je ne regrette rien. Si j'avais à recommencer, je ferais exactement ce que j'ai fait. Demain, je quitterai votre terre pour aller retrouver la mienne. J'ai, en cet instant, la sensation très profonde du lien moral et humain qui nous unit et je suis heureux de pouvoir élever ma voix d'homme libre sur cette vieille terre de la civilisation. Je rends hommage de tout mon esprit, et permettez-moi de dire de tout mon coeur, à votre passé, à votre présent et à votre avenir... Je suis sensible à tout ce qui a été la grandeur, la beauté de l'esprit humain, à tout ce qui a contribué à la défense de la civilisation.

Je vous remercie de la façon dont vous avez aimé la France. Je vous adresse mes vœux et ceux du Parlement français, et je me considère comme ayant encore qualité pour le faire! Monsieur le président, recevez les vœux ardents d'un vieux Français amoureux de la liberté, de l'égalité et de la fraternité».

Le président Herriot termina aux cris de : «Vive l'Égypte, vive le Roi Farouk et vive la France».



## ÉVOCAATION

### POUR FAIRE SUITE A "SCARAPÉES"

*Je suis Khenroûd, ton serviteur. Voici que tout est sercin dans ce cœur reflet de ton image. Ma voix t'appelle. Mes yeux te perçoivent dans les ténèbres. Les fleurs s'effeuillent. Les ombres enchaînent tes mains. Tes yeux me suivent dans le cycle des heures. Fidèle, je haute ton royaume. L'angoisse a libéré mon âme. Ta présence enchante la solitude avec les choses mortelles que tu as laissées. Tout ici m'est familier. Ce blé. Cette eau. Ce miel. Ces roseaux. Ces dattes mûries au soleil éternel. Tout évoque ton ombre qui voltige sans cesse autour du monde avec la même incantation que le jour.*

## IL JONGLAIT AVEC LES ÉTOILES

*Insensé qu'il était, le regard absent,  
Il jonglait avec les étoiles,  
Ces étoiles dont lui seul  
Avait frolé le sens infini.*

*Près de lui un monde hurlait  
Dont les clameurs étouffées  
Lui parvenaient comme une folle mélodie  
Dont il ne comprenait rien  
Car il jonglait avec les étoiles.*

*Ces murs froids, nus et noirs,  
Ce jardin dont le monde avait fait sa prison,  
Il ne les voyait pas,  
Car il vivait ce rêve étrange et merveilleux  
De ne plus être homme.  
Icare couronné  
Il jonglait avec les étoiles.*

*Un rayon de lune  
Hasard du bruissement d'une feuille  
Venait par moments sur son crane blanchi  
esquisser une auréole de gloire obscure,  
Car il jonglait avec les étoiles.*

*Doucement sur son trône d'osier,  
Il balançait sa tête fatiguée  
Au son de cette musique que lui seul entendait.  
Tout seul dans le vide enivrant, se riant des hommes  
[et du temps]*

*Incompris superbe,  
Il jonglait avec les étoiles*

*Et je pleure car ce fou c'était moi.*

GILBERT COHEN

## C'ÉTAIT UNE CHANSON TRISTE

*Pareille à la feuille morte  
Qui tombe,  
Tournoie, se balance  
Et puis  
Se meurt,  
C'était une chanson triste,  
Pleine de souffrance et de douleur  
Comme ces chants de morts  
Que l'on entend les nuits sombres  
Près des cimetières.*

*C'était comme si,  
Fatigués de vivre,  
Les hommes pleuraient.*

*Sanglot d'un instant, atrocement douloureux,  
Que prolonge doucement  
Les creux des vieux bouleaux  
La voix s'est tue, fatiguée de pleurer.*

*Le silence est revenu  
Immense et superbe,  
Mais il me semble encore entendre  
Echo qui me hante,  
Une folle qui s'enfuit en pleurant sur la lande.*

GILBERT COHEN

## LA VIE INTELLECTUELLE EN GRÈCE SOUS L'OCCUPATION

La somme de livres, de revues, de critiques publiées durant la période 1940-44 est telle qu'il ne peut être question dans cet article que d'une énumération. Aux noms déjà connus des Vénéziis, Mirivilis, Sikelianos, Petros Haris, Castanakis, Karagatsis, Tatiana, Stavrou, Angeloglou, une foule d'autres, inconnus à nous, sont venus s'ajouter qui nous captivent par leur talent, leur sensibilité et leur intelligence.

Dans un précédent article j'avais eu l'occasion de parler de l'auteur du «Numéro» et de «Sérénité». L'épanouissement de son talent se confirme par la nouvelle œuvre qu'il vient de publier qui a pour titre «Terre eolienne» et pour laquelle Angelos Sikelianos a écrit une préface inspirée. «Terre Eolienne» a été publié en Janvier 1944 par la maison d'éditions «Alpha». Je ne puis m'empêcher de citer en passant quelques extraits de l'admirable préface de Sikelianos: «En lisant «Terre Eolienne» d'Elie Vénéziis, j'éprouve une douce et réconfortante chaleur que répandrait un arbre, un arbre jeune et très vieux en même temps, dont l'agitation me pénètre, le bruissement des feuilles s'insinue lentement et haute mes oreilles; une chaleur qui se répand dans mon sang, ma raison, mon cœur, et m'aide à mon tour à prendre part à une communion générale avec l'Univers: avec la mer, avec les monts,

avec les champs, avec les bêtes et avec les âmes. Je me prosterne et je baise d'abord cette terre et puis, de la part de tous mes compagnons et en ma qualité d'ainé, je me penche et par ce même prologue je baise ton front frère Vénéziis».

Vénéziis a également publié en 1944 aux éditions «Alpha» un recueil de 2 nouvelles et de 9 contes sous le titre de «Vents» et aux éditions «Glaros» un roman «Akéf». Par son évolution surprenante Vénéziis tend à devenir le chantre attitré de la terre grecque dont l'œuvre exprime toute l'immortelle grandeur.

Le génie poétique de Sikelianos s'impose de plus en plus à l'attention du monde intellectuel. Bien qu'appartenant à la génération passée le poète delphique, le penseur, l'écrivain dont l'œuvre déborde d'enthousiasme et d'amour reste à la tête du mouvement intellectuel au double titre d'éclairer et de mentor. Qui ne se souvient du pathétique message aux paroles ailées prononcé à la radio d'Athènes le jour de la Libération. «Sonnez clairons... Que de part en part vibrent les cloches! Retentis ô péan! Dépliez-vous au vent bannières terribles de la Liberté! Deux envahisseurs ont été battus par l'Esprit de Vie et de Vérité, par la pérémité des forces spirituelles des peuples.

Il n'est pas exagéré de dire à la lumière des ren-

seignements qui nous sont parvenus au sujet de son activité multiforme que Sikelianos à l'instar de Vénézios tend à devenir le poète national de la Grèce; son recueil poétique «l'Anti-doron» publié en 1944 comprend une partie des poèmes qu'il a écrits classés par ordre chronologique. Les lignes qui vont suivre sont de Sikelianos — poète national. «A la table gigantesque, de la grande Justice Oecuménique, qui sera dressée demain pour tous les peuples, nous sommes absolument certains que du vin des plus grandes vendanges historiques que l'Humanité a jamais connues, du vin de la Vigne historique la plus jeune, le peuple grec sera le premier à en boire, afin de s'engager, muni de droits oecuméniques, dans la voie de la vie vraie, physiologique et créatrice qui doit être la sienne».

Petros Haris, en dehors de ses articles à la Presse et à la revue «Néa Estia», a publié deux livres «Pays lointain (recueil de contes) et «Heure Critique», (rêveries et réflexions), réflexions sur tous les problèmes de l'esprit qui n'ont jamais cessé d'intéresser le monde intellectuel grec même aux heures les plus sombres de son histoire. La critique a unanimement salué ces deux livres de Mr. Haris comme un double apport à notre littérature tant au point de vue de la facture et de la langue que de celui des idées.

Je cite, en passant pour ceux des lecteurs qui ne sont pas étrangers à notre littérature le nom des signataires des principales critiques parues au sujet des deux livres de Mr. Haris. Ce sont celles de M. Rodas, de Sotirios Skipis, de G. Hatzinis, de S. Panayotopoulos, de Grégoire Xénopoulos et de Spyro Melas.

Stratis Mirivilis a publié une nouvelle «Vassili l'Albanais?» et un recueil de poèmes «Feux Follets». On annonce, de lui toujours, un roman «la Vierge Gorgone»; un recueil de contes «le Livre Rouge» un essai «Le livre aux broderies» et une nouvelle «Fort B2».

Angelos Doxas a fait paraître chez «Pyrros» des «Impressions d'Amérique» très appréciées et «Vana». Aux Editions Corydalos Nouvelle qui peint les sentiments de notre époque.

Thrasso Castanakis, très connu dans les milieux parisiens, a publié «Choix» et «Sept histoires» recueils de contes qui dénotent, selon l'expression heureuse de Vénézios, l'écrivain de race qui a su exprimer dans son oeuvre, les ayant vécus, tous les remous de la période d'après guerre (1918-1939). Cette oeuvre est toute entière inspirée de la passion de l'auteur pour la Vie, les Hommes et la Grèce.

En 1944, la Maison «Glaros» rééditait «la Légende des Pêcheurs» de l'auteur du «Colonel Liapion» et de «Junkermann» (Karagatsis); l'année d'avant, en mai 1943, elle publiait «L'été a passé» de Tatiana Stavrou et peu après «Marins grecs des mers du Sud» de Photis Kontoglou que l'on croyait définitivement acquis à la Peinture et qui faisait paraître, d'autre part, chez «Pégase» l'«Histoire d'un bateau qui s'échoua sur une plage».

Enfin Alkis Ageloglou, le «nouveau Mirivilis» comme on l'avait surnommé, se révèle à nous dans ses «Primevères», recueil de contes écrits avec un art de ciseleur, sous un aspect qui nous était totalement inconnu. Dans la préface, remarquable tant par la simplicité que par la profonde conception de l'Art qu'a l'auteur, il dit: «C'est avec beaucoup d'hésitation que je livre au public ce premier tome. L'Art est un oiseau inaccessible qu'il ne nous est donné d'approcher qu'en rêve. Il est possible aussi que l'homme ne puisse se délivrer de son humanité et pacifier son âme que par l'ascétisme seul. J'ai composé ces contes dans une solitude presque totale, le coeur plein d'amertume dû à l'abîme infranchissable qui s'interpose entre les hommes».

Si le livre nous permet de connaître un auteur et d'approfondir ses idées; une bonne revue littéraire nous met en rapport avec plusieurs d'entre eux à la fois en nous révélant simultanément divers aspects d'un même talent. Ainsi une étude de Sikelianos sera suivie d'un de ses poèmes; un conte de Mirivilis précédera une critique de Melas en d'autres termes la vie d'un objet, d'un individu, d'un peuple, dans toutes ses manifestations sensibles se déroulera ainsi sous les yeux du lecteur avide de connaissances. Une de ces revues a été avant et fut durant l'occupation la «Nea Estia».

Elle fut, pour les grecs, l'expression de l'Hellénisme. Le sol, l'homme, le pays grecs nous ont confié leurs secrets par la plume d'une collaboration qui par son éclectisme et sa diversité constituait une Grèce en miniature.

Ce succès de la «Nea Estia» confirme l'idée qu'un peuple qui lit, qui écrit, qui va au théâtre et qui discute, est un peuple vivant.

Je me dois en outre de signaler les trois tomes de la revue «Horizons» que dirige avec tant de compétence M. Marios Vayanos et qui parallèlement à la «Nea Estia» a grandement contribué, et continue à le faire, à maintenir à un niveau élevé, la pensée et l'art néo-grecs.

C'est là la satisfaction que me procure tous ces livres, toutes ces revues que je viens de recevoir par le premier courrier libre de Grèce. Il me plût, en outre, de constater un sentiment de renouveau qui perce à travers toutes ces productions et se manifeste par cet effort d'un peuple qui a tant souffert en vue de réaliser un idéal qui est, selon Sikelianos, de créer en même temps que le grec libre, l'homme libre. Cette brise bienfaisante qui est le prélude à une gigantesque purification, à un retour spirituel décisif vers l'hellénisme, vers le pays grec, vers le sol grec: ce sol béni qui sent l'olive, l'huile et la vigne, et qui nourrit la nouvelle génération comme il l'a fait pour toutes les autres.

De toutes ces créations de l'esprit surgit déjà la figure du néo-grec, les yeux tournés vers l'avenir, un avenir qu'il veut meilleur et que résolument il s'est mis à forger de ses propres mains, lui, démolisseur et bâtisseur à la fois.

A. VASDEKIS

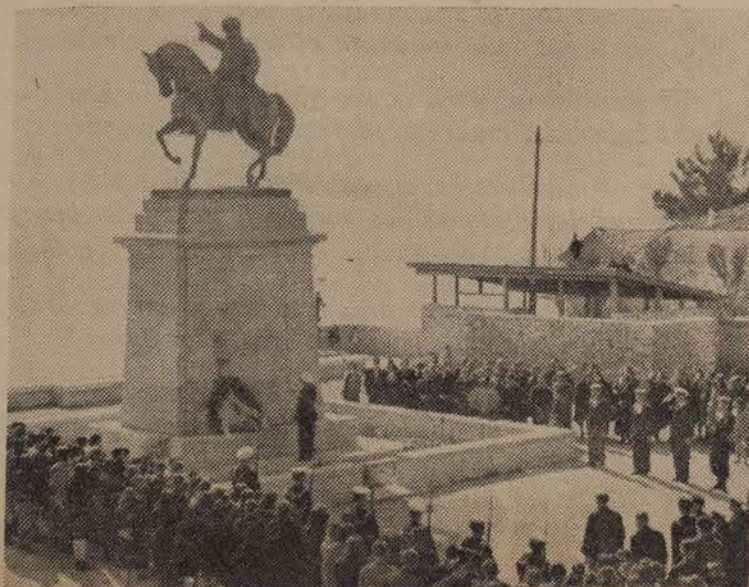


Photo prise durant la cérémonie.

### Grèce-Egypte

A l'occasion de l'arrivée à Cavalla du Capitaine Ch. Papayaanni, commandant de ce port naval, une cérémonie officielle eut lieu le 16 Février en présence de Hussein Bey, Intendant des Wakfs Royaux. Le Capitaine Papayaanni en déposant une couronne aux couleurs grecques au pied du monument de Mohamed Aly prononça l'allocution suivante:

«La Marine Royale Hellénique se penche respectueusement devant la statue du Grand Souverain et Grand Philhellène les héritiers duquel et le pays montrèrent tant de sollicitude et la plus large des hospitalités envers les Hellènes et tout spécialement à notre Marine de Guerre durant les dernières années tragiques de l'asservissement de notre Patrie. Je dépose cette couronne en signe de respect et d'éternelle reconnaissance».

Cette manifestation d'amitié Gréco-Egyptienne s'est déroulée au milieu d'un grand enthousiasme et la foule acclama à plusieurs reprises S.M. le Roi Farouk, S.M. le Roi Georges II et l'Egypte.

PETITE CHANSON SANS RAISON  
MAIS NON SANS RIMES

par Max Jacob

(Ce petit poème est de décembre 1943. Max Jacob mourut le 5 Mars 1944 au camp de Draney, d'une broncho-pneumonie. — C'est Marcel Bealu qui a sauvé ces vers de l'oubli. Il rapporte dans «Confluences» de Mars 1945 qu'étant allé rendre visite au poète, à Saint-Benoît sur-Loire, il fut surpris de trouver dans la corbeille à papiers, quelques pages intactes du «Dos d'Arlequin», et, au verso de l'une d'elles, il lut ce petit poème que Max avait écrit, comme il avait coutume d'en écrire sur tous les bouts de papier à portée de sa main.)

N.d.r.

I.

*Au bord d'une herbe tendre  
Je les ai vus passer  
et que faut-il comprendre  
à les voir enlacés?*

*C'était un polylogotte  
du nom de Rustéfan  
Il avait une grotte  
Avec des partisans.*

*Elle aime les dolmans  
J'aime les Allemandes  
nous aurons des enfants  
si Dieu nous en demande*

*Nous aurons des enfants  
c'est pour la propagande.*

II.

*Il se peut qu'on nous vaccine  
aux ordres de Fou-tchéou  
moi je reste en ma cuisine  
manger de la soupe aux choux.*

*Sous la nappe  
Je me drape  
C'est pour me faire oublier  
On me happe  
Je m'échappe  
par la rampe d'escalier.*

MAX JACOB

DANS UN GRENIER

*Qu'il fait bon rêver dans un grenier,  
Sous les toiles d'araignées,  
Tandis que la pluie danse sur les vitres brisées  
Et que passe dans un coin une souris effrayée!*

*Il règne une odeur d'oignons, de pommes et de*  
[renfermé.]

*Tout vous parle du passé  
Dans un grenier.*

*Voici les «Veillées des Chaumières»,*

*Noircies, jaumies, par les rats grignotées  
Et, dans cette malle écornée,  
Les vastes jupons de votre grand'mère.  
Voici la dernière poupée  
Que vous avez aimée,  
Qui n'a qu'un bras, qu'une jambe  
Et plus de cheveux,  
Tout étonnée d'être en vie.  
Voici la cithare sur laquelle votre tante  
Promenait sa mélancolie.  
Et la mantille, la rose, les cothurnes, l'éventail*

*De votre premier bal.  
Le temps écoulé doucement vous berce  
De son lent reflux amer,  
Tandis que redouble l'averse  
Et que s'assombrit le grenier.  
Vous sentez dans vos yeux un peu d'ombre et de pluie  
Au souvenir lointain de vos amours fanées.*

*Entre vos doigts le passé vivant palpite  
Tel un oiseau captif qui veut s'envoler.*

*Que l'on est bien dans un grenier  
Pour rêver!*

JOSÉE SÉKALY

UN GRAND NAVIRE

*Vers le soir, un grand navire à quatre mâts  
Tranquillement quitte le port et s'en va...*

*Il s'éloigne, à pleines voiles déployées,  
Leurs blancheurs dans les eaux calmes réflétées.*

*C'est un navire étranger; sur ses flancs  
Le monde épèle son nom difficilement.*

*De quelles contrées lointaines il est venu,  
Et vers quels pays il vogue, — personne n'a su.*

*Pas même un mouchoir d'adieu ne l'a salué  
Lorsque lentement de la sortie du port il passait.*

*Seules les femmes le contemplant rêveuses, de leurs  
[balcons]  
Et semblent s'être oubliées là depuis un temps très  
[long...]*

*Pourtant lui, abandonnant le port pour toujours  
Il laisse un vide immense et froid aux alentours.*

*Et maintenant qu'il vogue glorieux sur la haute mer  
Et le soleil l'embrasse de ses flammes dernières,*

*— Les mâts resplendent d'or pur inondés  
Et sur les vergues les voiles flottent, de pourpre  
[colorées.]*

*Et les hommes qui regardent le rivage autour, sentent  
Plus étroite la cité, plus vide, plus étouffante*

*Et chacun, plus nue sent devenir sa vie,  
— Comme si quelque chose d'eux avec lui est partie.*

COSTAS OURANIS

Traduit du néo-grec par Mlle. El. Psarà.



# MAI

Cinquième jour du cinquième mois ! Le vent, en grandes vagues invisibles, chevauche la terre nipponne et sur les toits, les carpes de papier hissées tirent sur leurs mâts. C'est la fête virile des garçons qui regardent orgueilleusement flotter sur leur maison ces symboles de courage. La carpe aux bonds vigoureux ne remonte-t-elle pas les torrents et même les cascades ? Et le beau poisson noir ou rouge, éclaboussé d'or, ouvre sa bouche, ondule, parallèle à l'horizon aussi bien que ses eaux.

Dans la rue l'enfant trépigne sur ses socques. On entend le crissement du bois sur la pierre du seuil, tandis qu'en l'air répond la girouette au bout du mât des poissons. Il veut un cerf-volant peint de grimaces, avec un sifflet et une crécelle agencés sur sa corde. Il veut aussi, sur cette corde, du verre tranchant, et comme ses aînés, derrière les collines, il veut combattre à grands coups de vent et de cerfs-volants !

Pour fêter le printemps qui souffle, scier, abatre dans l'azur tous les autres joujoux !

Et le vallon, derrière les collines, est plein d'étranges oiseaux. Leurs voix sifflent et caquettent très haut, comme des coqs en colère qui se blessent.

Dans la maison, la mère a préparé le bain de son garçon. La feuille du chaste iris y trempe. Sur l'étagère, elle a disposé ses poupées, des guerriers en armure, et Momotaro, né de la pêche, et Benkei le géant qui saute sur le pont. Mais son fils sur la natte a jeté ses boîtes, et des soldats de plomb déjà s'écroulent, parmi les trains, les moteurs, et les autos mécaniques.

Mai au Japon ! Je me souviens aussi de mes bouquets d'iris, chaque feuille rasée, mouillée d'eau, collée à sa voisine. De ces paravents dentelés, j'encadrai les fleurs sombres. Et je songeais alors que leur couleur est celle des liens tendres de ce monde et qu'un prince, Narihira, les a chantées :

*Nous nous le sommes dit,  
Cet amour.  
Mais à l'auberge d'autrefois  
Seule demeure la couleur de l'iris  
En souvenir.*

Et ces auberges, je les recherchais aux environs de la capitale. C'était à Horikiri, des champs entiers de fleurs violettes et mauves. Elles palpitaient au soleil, se plissaient à la nuit. Sous des abris de paille, les pivoinies royales s'ouvraient et des treillis élevés descendait, longue, parfumée, l'échelle des glycines.

Alors, je quittais les kimonos doublés d'hiver. Des étoffes de laine étaient de règle pour quelques jours, avec leurs rayures fondantes comme des arcs-en-ciel. Puis venaient les soies molles, les manteaux ajourés et ces écharpes flottant au-dessus de mes pas.

Puis c'était la chaleur, le grincement plus rauque des tramways, la poussière dont ne préserve ni l'ombrelle, ni l'éventail, ni la manche, ni le mouchoir.

Et dans la lumière forte, tôt brisée au crépuscule nippon, j'allais voir tous ses reflets pris par la terre : les buissons d'azalées au parc d'Hibiya, plus flam-bants que des feux. Seuls, très doux, venaient à moi

par Kikou Yamata

l'odeur de la glycine et le son du jet d'eau — et peut-être l'ample froissement des ailes de la cigogne.

Mais te regretterais-je, printemps de choiz nous ? Comme le vent de Mai tu ceins toute la terre, et le bout de ton obi fleuri, je l'attrape dans un jardin de France.

N'ai-je pas vu sous la tour Eiffel, Fujiyama moderne et squelettique, les pêcheurs balancer des branches si tendres au regard qu'à les rompre du lait devait en jaillir ? Au ras des verdure d'hiver, ils ont mis leurs nuages roses ou blancs, et je fus ébahie en voyant leurs pétales sortir rouge du bois noir, comme des soleils de la nuit.

Sur la pelouse que je sais, au Champ-de-Mars, s'est installé un jardin, que moi seule reconnais du Japon. Ce sont des pins et, devant eux, des touffes de roseaux que dès décembre le jardinier noue en chevelures sèches. Voici que ces chignons furent coupés et les gousses vertes se mêlent à la paille. En face, des arbres pleureurs semblent se couvrir de punaises d'émeraudes. Les branches s'inclinent comme une pluie oblique et je me souviens de Komachi, la belle poétesse comparée au saule qui ondule et verdoie dans le vent !

Parmi les platanes et les marronniers, des cerisiers — cette exhalaison rapide et pleine de l'âme japonaise — fleurissent, et les iris du prince Narihira, au Champ-de-Mars, s'épanouissent violets, à côté des roses de ma France.

KIKOU YAMATA

## GOUTTES D'EAU

*Laisse-moi doucement  
bien doucement,  
presque sans te faire mal,  
glisser hors de tes rêves.*

*Etendre mes mains en avant*

*Désespérément retarder  
son départ !*

*Et quand même tu me chasserais de toi  
Je serai, là, riante, triomphante,  
dans les grottes les plus lointaines de  
ton âme.*

*Rêves qui tombent  
Nuages qui mentent  
Coeurs qui saignent*

*La brise balançait les fleurs.  
Et dans mon rêve  
Ton souffle caressait mon visage,  
Glissait dans mes cheveux.*

*Je dormais dans un vaste champ de bleuets.*

COLETTE NEYNE

# L'INSTITUT FRANÇAIS D'ATHÈNES

## DURANT L'OCCUPATION

La guerre actuelle bien plus mondiale que celle de 1914-18, nous a pénétrés de l'idée qu'il n'existe pas seulement entre les nations une communauté d'intérêts matériels et économiques, elle nous a aussi portés à reconnaître l'existence d'une unité universelle dans le domaine des créations de l'esprit. Sans renier en quoi que ce soit nos origines grecques, bien au contraire, tout en nous appuyant plus solidement que jamais sur elles, nous avons vécu, nous avons pensé, nous avons agi en citoyens du monde.

Les sources spirituelles de la Grèce, quelques précieuses qu'elles soient, ne nous ont pas paru suffisantes pour calmer notre angoisse; une angoisse de plus en plus contemporaine, de plus en plus européenne, de plus en plus mondiale. Ce besoin a été manifesté, aux jours difficiles que nous avons passés; jours de solitude morale et de doute; presque automatiquement nous nous sommes tournés vers les messagers étrangers de l'Esprit, vers les grands et puissants esprits de la Terre afin qu'ils nous assistent dans nos moments de faiblesse et de pusillanimité.

Nous avons besoin d'aide; il ne pouvait être question pour nous de choisir. Et cependant c'est aux intellectuels français que nous avons demandé le réconfort. Ce n'est pas seulement l'objectivité positive des valeurs françaises qui a retenu notre attention mais une foule d'autres raisons dont la principale est, sans conteste, cette suprême harmonie qui se dégage d'entre les antithèses spirituelles les plus profondes. Caractéristique qui nous a permis de nous reconnaître aussi bien dans la conscience de la Responsabilité d'un Maritain, la surhumaine grandeur religieuse d'un Claudel, et la conscience sociale d'un Malraux, que dans le positivisme de Gide.

Les nouvelles, au compte gouttes, que les français d'ici et les français libres de l'étranger arrivaient à nous donner, nous révélèrent un nouveau point de contact entre les français et nous: la communauté de nos tendances combattives. Il était donc naturel que nous nous tournions vers ceux qui, au même moment que nous menaient le même combat contre un même ennemi.

Lorsque parvenaient jusqu'à nous les échos des messages réconfortants que Maritain adressaient d'Amérique; de la courageuse attitude de Claudel en France occupée et de ses activités ouvertement anti-allemandes; lorsque nous recevions des nouvelles du magnifique Colonel Malraux; lorsque Gide opposait à l'ennemi une résistance que Voltaire aurait opposée s'il vivait à notre époque, il aurait été contre-nature que nous ne nous sentions pas attirés envers ces hommes qui étaient si près de nous, non seulement par leurs recherches intellectuelles, mais aussi par une ardeur que leur inspirait une haine commune envers l'ennemi.

Notre contact avec les lumières françaises était facilité par la presse clandestine de France. L'Institut Français fut à ce point de vue un organisme combattant et un centre de culture libre des plus remarquables. Par ses séries de conférences qui cherchaient à attendre des auditoires toujours plus nombreux, il essaya de faire revivre en nous, jeunes intellectuels avides de savoir, les grandes figures de l'Esprit français, leurs oeuvres les plus représentatives, ainsi que les moments de l'Histoire de France les plus décisifs. Le succès de ces manifestations fut exceptionnel.

Les conférences étaient courues. Le public nombreux. Trop nombreux pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi dont un soldat, un jour, vint surveiller la

teneur. Naturellement les conférenciers ne disaient jamais tout ce qu'il y avait à dire.

Sur l'initiative de M. Heliette secrétaire général de l'Institut, qui remplaçait le Directeur, une autre série de causeries fut organisée, en comité restreint, dont l'était le conférencier et qui nous permit ainsi d'établir un contact fécond avec les écrivains de la *génération sacrifiée* tels que Bergson, Pégny Léon Bloy, Guillaume Apollinaire, Alain Fournier et même, d'être renseignés sur la situation actuelle de la Religion en U.R.S.S. que M. Heliette avait étudié d'une façon particulière. Le lumineux exposé du sujet ainsi que les preuves présentées à l'appui par le conférencier furent un précieux apport dans notre lutte contre la propagande allemande et aidèrent grandement à la solution d'un problème qui pour certains d'entre nous constituait en outre un cas de conscience.

Cet effort de rapprochement de deux cultures devait être complété par un effort analogue de la part de nos écrivains en vue de faire connaître leurs oeuvres. Il n'appartenait pas à l'Institut Français d'entreprendre une telle tâche. Cependant en ces jours difficiles il était nécessaire d'agir. L'Institut ayant fait dans ce domaine quelque chose que nul n'avait pu faire parce qu'il ne le pouvait pas, se chargeait également de mener à bien cette tâche supplémentaire et indispensable. Sur l'initiative de M. Roger Millieux, un programme de contact des étudiants des Cours Français Supérieurs avec les grands écrivains grecs vivants fut institué. C'est ainsi que Vénézis, Papatsonis, Elitis, Katsimbalis furent invités et participèrent à des discussions sur leurs oeuvres avec les étudiants.

Parallèlement un effort intense était déployé par les professeurs de l'Institut en collaboration avec les intellectuels grecs en vue de traduire en français les oeuvres les plus caractéristiques de la littérature grecque. C'est ainsi que M. R. Millieux traduisit «Sérénité» de Vénézis; que M. Levèsque, en collaboration avec Papatsonis, Katsimbalis, Embiricos transposa en français les plus beaux poèmes des poètes grecs les plus éminents: Solomos, Palamas, Cavafis, Sikelianos, etc. J'ai pu me rendre compte grâce aux fragments que M. Levèsque a eu l'obligeance de me passer que ces transpositions sont, le plus possible, fidèles à l'original.

Lui même présenta, à une réunion qui restera inoubliable dans la mémoire de ceux qui eurent le bonheur d'y assister, la traduction de la *Mère de Dieu* d'Angelos Sikelianos, avec une introduction spéciale.

Grâce à l'inlassable activité de M. Millieux il nous était possible de suivre l'activité et l'attitude des intellectuels français dans le présent conflit. Ces informations ainsi que le contenu de certaines des nouvelles publications nous étaient communiqués soit au cours de réunions publiques ou secrètes soit au moyen d'un bulletin photocopié édité par les soins de M. Millieux; bulletin que pour nous représentait un trésor égal à celui de nos héroïques feuilles clandestines.

Je n'ai pas l'intention en ces quelques mots, de décrire la somme d'efforts que les représentants qualifiés de l'esprit français en Grèce ont dépensé en vue de maintenir un contact toujours plus étroit entre nos jeunes intellectuels et la culture française. J'ai cherché à signaler un fait: c'est qu'aux heures où toute aide, quelle qu'elle fut, nous était nécessaire ces ouvriers des lettres françaises ne nous ont pas ménagé l'appui de l'esprit français, appui précieux en les heures sombres de notre histoire nationale, inestimable, j'en suis certain, pour l'avenir plein de promesses qui s'ouvrent devant nous.

V. G.

# FRANCE ET LIBERTÉ

Le dernier écrit de ROMAIN ROLLAND



Romain Rolland

Les «Nouvelles Littéraires» viennent de réparaître en France; le premier numéro porte la date du 5 Avril 1945. Ce journal auquel nous étions habitués avant la guerre n'a pas paru pendant le temps de l'occupation. Aujourd'hui, il revêt le jour avec d'éminentes signatures; André Suarès, Romain Rolland, Jean Cocteau, André Chamson, René Lalou... Robert Kemp tient la rubrique des livres et Gabriel Marcel la chronique du théâtre. On comprend que la France se soucie peu aujourd'hui de connaître la pensée d'Edmond Jaloux et de Maurice Martin du Gard dont quatre années d'épreuves n'ont pas révélé la grandeur du caractère.

Nous sommes heureux de publier le texte de Romain Rolland, tel que le présentent les Nouvelles Littéraires, ce texte qui n'avait pas encore été reproduit, a été lu à la Sorbonne le 9 décembre 1944 à la séance de commémoration des intellectuels victimes de l'occupation.

(N.d.l.r.)

Les vingt années qui ont fait le pont entre l'une et l'autre guerres, ont vu l'affaissement moral de l'âme française. La vanité amèrement reconnue des grands espoirs fondés sur des milliers de sacrifices, le désenchantement des grandes idoles exploitées par les politiciens, une atmosphère de facilité jouisseuse et d'indifférence égoïste, avaient rongé les bases de l'énergie française. Dans une Europe, semblable à une fonte bouillante, où se forgeaient les destins exaltés de nations neuves ou renouvelées, délirant d'orgueil et d'avidité, l'effondrement de la France était inscrit d'avance. Aux yeux de ceux qui avaient conservé leur lucidité, c'était un cauchemar épouvantable qui, de jour en jour, bloquait le ciel. Il n'était déjà plus question de l'écartier.

Toute la question était de savoir comment l'âme française allait le supporter. Epreuve tragique, et qui risquait d'être mortelle. Elle faillit l'être, aux regards du monde atterré. Ce n'était pas tant l'écroulement matériel que l'apparent abandon des âmes au

désastre, — ces troupeaux d'âmes trahies par ceux à qui elles s'étaient confiées. L'abdication parut complète, — sans précédent dans toute l'histoire française...

Or, c'est là que le miracle se produisit. Du fond du gouffre, l'éclair de la foi dans la France a jailli, et la flamme sacrée de l'indestructible espérance. Elles ont bondi de tous les milieux, de tous les partis, de toutes les classes de la société. Particulièrement émouvantes, dans la jeunesse intellectuelle.

Le sacrifice de la vie semblerait devoir être d'autant plus pénible à réaliser que le sacrifié se trouve au seuil de l'existence indépendante et sur le point d'en cueillir les plus doux fruits. C'est pourtant l'heure où ce sacrifice est accompli avec le plus de générosité, en plein élan de la jeune passion qui brûle autant de se donner que de prendre. Et moins elle prend, plus elle donne... Quelle beauté pure, simple et ardente dans ces actes de don de soit que sont les lettres d'adieux à leurs familles de tant de ces jeunes hommes condamnés. Bien au delà de leur cercle intime, elles vont à la France éternelle qui revendique ces jeunes héros comme son trésor.

Les uns sont des croyants, les autres des non-croyants. Ou plutôt, les uns croient qu'ils croient, et les autres qu'ils ne croient pas. Mais tous ils croient aux grandes forces éternelles et participent à leur montée. Voilà ce que d'autres époques, apaisées, mais affaiblies, n'ont pas connu: cette certitude de l'en avant, irrésistible, née du contact direct, par la souffrance volontairement consentie, avec les grands destins de la Patrie. Cette Patrie — notre Patrie — dont la mission, dans un monde qui tend toujours à retomber dans la passivité, est de défendre et d'incarner la Liberté... Chacune de ces jeunes morts à affirmé la vie et la victoire de la France et de la Liberté.

Je propose qu'une stèle, portant les noms de ces héros et de ces martyrs, soit ajoutée au revêtement de l'Arc de Triomphe. Et que ces noms ne soient pas limités à une élite! Faites bonne mesure à toute moisson de sacrifiés!

ROMAIN ROLLAND

## ARMÉE HELLÉNIQUE

*Armée Hellénique qui aux vents des hauteurs  
Fais flotter tes fumées et ton étendard  
Toi qui respires la liberté, et tonnes des menaces  
Lance un éclair devant Sofia et apparais!...*

*Entre le ciel et la terre, entre la vie et la mort —  
Le Marbre qui s'efforce d'exprimer ta gloire  
Et la Lyre qui cherche à l'illustrer de ses chants  
Sont impuissants... Leur front restera sans lauriers.*

TELLOS AGRAS

Traduit du néo-grec par Mlle. El. Psarà.

# JEAN GIRAUDOUX

Une année déjà, depuis qu'il est parti, dans un premier frémissement de soleil. Immense année d'espérance humaine. Il a quitté le monde visible, beaucoup plus tôt que La Fontaine, et bien moins que Racine qui cessa d'écrire pour la scène, âgé de cinquante et un ans. Il les admirait, surtout le premier, dont il s'éloignait tant par le style. Souvent, il venait suivre en Limousin les traces de l'exilé, et singulièrement à Bellac; il aimait à coucher dans la vieille hôtellerie, où le poète galant rêva d'une Bellachonne à la peau très blanche, à la coiffe galonnée d'or. Peut-être y recevait-il les conseils d'une grande ombre désabusée. Il frappait à ma porte en descendant d'une voiture féerique, nous échangeions des paroles; il était question d'une côte rocailleuse où naquit la Mouche du Coche. Ici, le moine lisait-il son bréviaire, et là cette prude baissait-elle les yeux à quelque propos assassin? Grave question. Il parlait avec sérieux, mais un sérieux enjoué. Son visage harmonieux s'éclairait à la lumière d'un pays toujours aimé. Je me rappelle à jamais sa première venue dans ma maison de campagne, il y a plus de vingt années. C'était hier, il me semble. Une démarche élégante et naturelle, une façon de porter la tête sans aucune morgue, à la fois souriant et pensif. Je ne sais plus en quel mois. Il faisait soleil. J'ai toujours vu Giraudoux avec du soleil autour de lui. Droux, Peyrat, Bellac, Magnac-Laval, les étangs de Fromental et de Cieux, autant de noms qui ouvraient des domaines bien-heureux. La clef que sa main d'enfant avait tenue lui était rendue soudain. En ces moments, il voulait seulement peindre des lieux agréables, des hommes assez nobles, assez ravissants, détestait que l'écrivain qui lui parlait des animaux fût laid ou bancal. Il souhaitait que ce fut Goethe, Buffon ou bien La Fontaine... Je devais le revoir en ce temps-là, dans son logis de la rue du Pré-aux-Clercs. Un jour, il me montra des eaux-fortes de Rembrandt, découvertes sur les quais. Il prit un air de contemplation, une apparence de plaisir si pur et si doux que j'en fus bouleversé.

Quelquefois je lui téléphonais pour entendre seulement sa voix. En ces âges, déjà lointains, il m'invita au restaurant de la rue Jacob où pour la première fois, je mangeai des coquilles Saint-Jacques et, tout de suite, j'en profitai pour former des vœux qui se sont accomplis. Il connut quelques vicissitudes. émigra vers la rue Boissière, quitta les quais de la Seine. Je lui rendais visite dans un charmant hôtel, où s'abritait je ne sais quelle administration. Un soir, je lui portait un beau livre de Jean Viollis: *L'Oiseau bleu s'est endormi*, il écrivit sous ce titre: *rue Boissière*, avec un indéfinissable sourire. Était-ce lui, l'oiseau bleu?...

En l'année 1936, au temps de ses grands succès à la scène, j'allais chez lui de bon matin. A peine neuf heures, c'est le point du jour à Paris. Il ne m'attendait pas, je n'avais pas demandé rendez-vous; si je rapporte ce fait, c'est qu'il montre sa bonté exquisite, l'amitié qu'il me portait. Une femme de chambre effarouchée me laissa passer sur son ordre. Il était allongé sur un petit divan recouvert d'une peau de vison. Sans le lui dire, une fois de plus, je pris des

notes sans aucun carnet, pour un de ces portraits d'écrivains que je mets au point depuis bien longtemps, et qui me tiennent tant au cœur. Cet homme, dont les moindres minutes étaient si précieuses me retint bien plus d'une heure. En vérité, il était de ces rares esprits qui redoutent une besogne fixée, savent attendre l'instant de l'ange, écartent la patience des boeufs et craignent l'assiduité aux fruits toujours pareils et un peu rances.

Aujourd'hui, il fait soleil à Bellac; devant la maison où il naquit à la saison des récoltes, à la veille de la Saint-Martin, quand les arbres transfigurés proposent un fragile paradis. Ouverte au nouveau soleil, elle donne sur la route de Paris la chambre où il jeta son premier cri de désir. La source est ici, à jamais vivante. Il a franchi cette porte selon les heures et les jours; il a fait ici ses premiers pas. C'est ici qu'il a chaussé les premiers sabots de vergne contre l'hiver. Une femme de notre pays les a choisis à merveille, bien ornés et d'une belle couleur jaune d'oeuf. Elle se vantait d'avoir bonne main. Fraîcheur des herbes et des fontaines, le meilleur est là, le charme donné. Le don? Quelle fée a donc passé ce seuil, un jour de l'année 1882. Sans doute, une fée des rivières qui laisserait à son oeuvre, tant de miroirs et de roseaux. Rivières enchanteresses, où, dit-il quelque part, le saumon était à sa taille d'enfant. Plus tard, il connaîtra d'autres pays, mais celui-là l'emporte sur tous les autres.

Ah! de nouveau le printemps... Je vais, ce soir, au bout de la petite ville, évoquer celui qui sauva des monstrueux incendies de Sodome une rose de Bellac, une rose de France. La nuit tombe sur la prairie. Un point d'eau vive, au fond du ciel, sourit au ruisseau voisin. Une femme aux yeux fins et doux malgré les années, parle de lui:

— Ah! il était mignon, toujours bien habillé. Un beau petit, et vif. Il ressemblait à sa mère. C'était une femme remarquable, d'une intelligence! Quand quelqu'un voulait faire quelque chose d'extraordinaire à Bellac, il venait lui demander conseil. Ah! son petit Jean. Non, elle n'avait pas une préférence pour lui, elle aimait ses deux garçons autant l'un que l'autre. L'aîné aussi était très bien. Mais celui-là, c'était le plus petit. A l'école, chez Mlle Degude, c'était plutôt une garderie, il apprenait sans se donner de peine, en s'amusant. C'était naturel chez lui. Le soir, si je m'en allais sans l'avoir embrassé, il criait: «Je ne peux pas dormir. Je n'ai pas embrassé Jeanne». Il a quitté Bellac à sept ans. Ils sont partis pour Bussières. Je les aurais suivis, mais c'est à ce moment que je me suis mariée. Je ne l'ai pas revu. Je pensais souvent à lui et je n'osais pas lui écrire. Votre ami, M. Notton, le consul, m'a dit: «Vous devriez lui écrire». Je lui ai dit que je ne savais pas assez bien écrire. Alors, il m'a fait un brouillon. Je lui ai dit qu'il ne pouvait pas s'endormir sans m'avoir embrassée. Il m'a répondu.

La nuit est tout à fait close. La charmante vieille femme oublie d'allumer la lampe et garde à présent le silence, tandis que le feu de bois traverse à peine l'ombre amicale.

# THEATRE

Reprise de **VOLPONE**

à l'Opéra Royal

au profit de Croissant Rouge

Clément Harari et Magdy Mohanna se sont partagé le grand succès de «Volpone», ce qui ne veut pas dire que leurs camarades n'en eurent pas. Lucien Boulad fit, du rôle de l'usurier Corbaccio, une interprétation pleine de caractère et de pittoresque. Hans Zola, dans celui du marchand Corvino maintint la note juste. Guy Haume qui était le juge, fut nettement meilleur que la première fois. Par contre, Georges Vasdekis, le notaire, fut terne et sans assurance. Denis Lucas qui était Leone, fit entendre, avec éclat et fougue, la voix du seul homme honnête de cette pièce.

Délicieuse dans sa candeur timide fut Eglal Zananiri. Amusante et provocante, Jeannette Paschkès (Canina la courtisane) eut un jeu excellent, mais elle doit surveiller sa diction; elle accentue trop le r.

Est-ce parce que nous avons revu «Volpone» et que des subtilités d'interprétation qui peuvent échapper la première fois sont plus sensibles à la seconde audition? Ou parce que Clément Harari et Magdy Mohanna ont acquis, en reprenant ce chef d'œuvre, plus d'aisance et de maîtrise? Ils nous ont paru supérieurs à la première représentation. Il semble que Clément Harari ait mis plus de tragique dans la fin de Volpone et que Magdy Mohanna se soit montré plus ondoyant, plus serpentin.

JOSÉE SEKALY

\*\*\*

Les Fourberies de Scapin

à l'Opéra Royal

Après «Volpone» qui était repris pour la troisième fois le samedi 19 et au profit du Croissant Rouge Egyptien M. Clément Harari et sa troupe donnaient comme spectacle de clôture de saison «Les Fourberies de Scapin» de Molière et un «Client Sérieux» de Courtelin.

La presse d'information, grâce au zèle de ses collaborateurs, a publié sur cette manifestation toutes sortes d'opinions élogieuses jusques et y compris celles de ceux qui n'ont pas assisté à la pièce. Je ne vois pas ce que j'en pourrai dire pour la «Semaine».

Je ne trouve pas un adjectif, pas un cliché qui aient déjà été servis. Je m'excuse de cette parenthèse mais j'estime qu'il est bon de temps en temps de sonner un petit rappel à l'ordre.

Je n'ignore pas que le mouvement artistique et littéraire vit, ici en Egypte, presque uniquement par les groupements d'amateurs. Je conçois d'autre part qu'il faille les encourager. Je suis cependant persuadé que c'est leur rendre un mauvais service ainsi qu'à la cause qu'ils servent en les traitant de façon dont ils le sont actuellement.

Que se passe-t-il en effet? D'abord pas de billets gratuits, pas d'article. Deuxième considération: qui monte le spectacle? C'est M. un tel. Bon. Est-ce un inconnu? pas de ménagements, Un concurrents? éreintement technique dans le genre «Je ne sache pas que les courtisans de Ben Johnson portaient des talons de liège?»

Un ami? Il faut être gentil tout de même. Un type influent? Vite, le casier aux superlatifs et si l'échec est flagrant se maintenir sur la ligne «honnête». L'article doit être en outre signé, par le patron.

Naturellement la critique qui paraîtra, si on peut encore l'appeler ainsi, n'aura de critique que de nom. Ce que je viens de signaler n'est toutefois que la routine habituelle. Elle comporte des variantes. Il arrive que nos critiques soient occupés: une réception ou un rendezvous plus intéressant. Alors on fait appel aux grands noms de la plume, aux collaborateurs honoraires, selon l'expression heureuse d'un de nos quotidiens. Des échantillons de cette littérature nous ont été fournis par «Volpone». En voici un: la «Bourse Egyptienne» publiait, deux jours après la représentation, dix lignes, fort élogieuses d'ailleurs, sur la pièce, qu'elle avait demandées, à une de nos poétesses et femme de lettres bien connue. Je cite de mémoire «la magnifique réussite de ces «adolescents», les «adolescents en question avaient de 28 à 45 ans.

Il existe, Dieu merci, des exceptions mais combien rares sont-elles! Les amateurs pour qu'ils se maintiennent dans la voie vraie ont besoin d'amis et de censeurs. Les amis se passent du papier imprimé pour prodiguer leurs encouragements. Aux censeurs donc de remplir correctement leur rôle.

Ce rôle doit être celui d'une critique constructive. Elle consisterait en une analyse honnête de l'oeuvre présentée et qui éviterait les comparaisons du genre de celles familières à un critique que nous avons vu récemment dans «Pygmalion» Mounet Sully jouait le rôle... etc... comme aussi les tours d'adresse en vue de présenter la pantomime sonore de Zerbinette dans les «Fourberies» comme une gracieuse apparition.

Ceci dit, pour en revenir à Scapin, M. Harari, malgré ce qu'il a écrit sur la façon dont il concevait le rôle qu'il rapprochait de Volpone, M. Harari a joué Scapin comme il doit être joué, en farce, parfois même un peu trop «farce». Le mouvement qu'il a imprimé à la pièce, pour la plus grande joie des spectateurs, il a réussi à le communiquer à ses camarades et en premier lieu à M. Petit qui a été «tordant»

Si  
notre  
effort  
vous  
intéresse  
Aidez-nous  
en vous  
abonnant

**Abonnements**

**Annuels**

**P.T. 200**

**Etranger**

**P.T. 300.-**

dans la scène du matamore. MM. Zola et Boulad dans les rôles de pères malheureux ont été bons: bien que M. Boulad ne put donner à Geronte le relief saisissant du «Corbaccio» de Volpone. M. Gamil Ratel fut un bel amoureux, un peu plus timide que passionné cependant. M. Magdy Mohanna s'est tiré adroitement d'un rôle qui ne seyait pas à son tempérament. Le «Mosca» de Volpone se sentait à l'étroit chez Scapin.

Parmi les rôles féminins celui de Hyacinthe a été bien tenu. Mlle Ipékian y a prêté sa fraîcheur et un peu trop de manières. A Nerine (Mme H. Madjar) et à M. Madjar j'adresse toutes mes félicitations pour l'excellent travail de régie qui a grandement contribué au succès de la soirée. La musique de scène avait été arrangée par M. Dino Castro.

Le «client sérieux» donné en lever de rideau était enlevé dans le même rythme que les «Fourberies» MM. Clément Harari (Barbemolle) Petit (le client sérieux) Magdy Mohanna bien plus à l'aise dans le rôle d'Alfred se partagèrent le succès de la pièce.

G. VASKEDIS

## EXPOSITION DE L'ÉCOLE DE PARIS AU FOYER D'ART DU LYCÉE FRANÇAIS DU CAIRE

Donner avec vingt-sept toiles une idée juste, quoiqu'incomplète de l'École de Paris, voilà ce qu'ont réussi les organisateurs de l'Exposition du Foyer d'Art du Lycée Français. En rassemblant ces toiles, ils nous ont offert la joie rare d'admirer quelques uns des chefs-d'oeuvres modernes du goût français: qu'ils en soient remerciés.

Où commence, où finit l'École de Paris? Il est difficile de le dire exactement. Sans développer ce point qui nous entraînerait trop loin, je crois qu'on peut la faire naître à Cézanne qui est en fait la source de toute la peinture moderne. Tous les novateurs, on le sait, se réclament de lui.

Mais quels sont ses caractères, quels sont ses principes? car il semble que le mot «École» implique une certaine manière d'entendre la peinture commune à tous ses membres, à tout le moins une idée dominante. Cette idée dominante on peut la voir si l'on veut, dans l'horreur de tout académisme, dans l'horreur d'un réalisme plate-ment asservi à l'objet. Ceci dit, la liberté la plus absolue règne: chaque tempérament trouve sa voie propre: de sorte que, dans la dite École se rencontrent les tendances les plus diverses et même les plus opposées. Néo-traditionnistes et fauves, cubistes, surréalistes et indépendants semblent s'affronter, en réalité vivent en bonne intelligence. Est-ce là désordre? Non, c'est liberté, et c'est tout simplement l'expression de l'esprit français, de cet esprit qu'on a tant de fois essayé en vain — en littérature comme en art — d'enfermer dans des formules. Esprit souple et vivant, et parce qu'il est vivant et qu'il a la souplesse de la vie, capable d'assimiler les contraires: électique dans le bon sens du mot, discipliné à la fois et audacieux, lyrique et sobre, exalté et raisonnable, traditionaliste et révolutionnaire.

Liberté, mais non licence; à qui regarde d'un peu haut la production picturale du XX<sup>ème</sup> siècle, ne peut échapper cette constatation: l'art de peindre demeure en France la création de l'intelligence. Si différents qu'ils soient les uns des autres, ces peintres, consciemment ou non, obéissent à la règle d'or de Cézanne qui est en fait la règle de toute la peinture française: non pas reproduire la nature mais la reconstruire plus vraie en la soumettant aux lois idéales de l'esprit. C'est là proprement la marque du génie français.

J'avais d'abord envisagé, pour la présentation des différentes toiles exposées d'adopter un classement différent de celui du programme. A la réflexion, comme tout classement est factice par quelque côté, j'ai résolu de m'en tenir à l'ordre indiqué dans la liste des oeuvres exposées.

«*Les Chevreux*» de Maurice Denis nous amènent tout doucement et d'un peu loin aux «fauves» qui suivent. Peint par larges aplats, selon la technique des néo-traditionnistes, ce tableau nous captive par sa fraîcheur, sa naïveté, sa luminosité délicate.

Et voici les Fauves, *Vlaminck* en tête; *Vlaminck*, en réalité, le seul fauve authentique. En entrant dans la salle d'exposition, on est tout de suite capté, happé par son *Paysage*. La couleur triomphe, franche, puissante, lyrique. Ciel tragique, comme toujours. Peinture de peintre né, peinture qui prend à la gorge, peinture matérielle, populaire, et cependant poème pour les plus délicats.

*Marquet* fut autrefois un «fauve» mais ne l'est plus. Son admirable toile: *Vue de Venise* dit assez que désormais plus que la couleur, ce sont la lumière et les valeurs qui l'intéressent. L'atmosphère mouillée de Venise est rendue avec cette sensibilité, cette poésie, cette simplicité aussi que *Marquet* est seul à posséder. Et quel sens des nuances!

Je ne sais pourquoi, dans le catalogue, *Lotiron* se trouve placé en cet endroit. D'abord, il n'a rien d'un fauve et en second lieu il appartient à une génération plus jeune. C'est un électique éloigné de toutes outrances. Avec une judicieuse économie de moyens, un choix de couleurs qui chantent sans viser à l'éclat, *Lotiron* fait du *Boulevard Bonne Nouvelle* une oeuvre pleine de charme, en demi-teinte.

*Dufresnoy*, encore un autre «fauve» si l'on veut. Il peint, à son habitude en pleine pâte. Sa toile de *Ste. Gudule* est d'une richesse extraordinaire. Ses coloris puissants et sourds exaltés de tons purs, font de lui l'un des successeurs les plus authentiques de Cézanne.

*Friez* est un «fauve» comme *Vlaminck*, mais un fauve qui, lui aussi, doit beaucoup à Cézanne. Son *Port Honfleur* est somptueux, d'une pâte savoureuse, d'une couleur chaude et sensuelle, un chef-d'oeuvre.

*Suzanne Valadon*, la mère d'*Utrillo*, ne saurait être rattachée à aucun groupement. Elle est dans toute la force du terme une indépendante. La toile exposée, cependant: *Fleurs et fruits* très décorative, symphonie de couleurs rutilantes, autorise à la rapprocher des peintres précédents.

*Marie-Laurencin* est aussi une exception — ou un miracle pour ceux qui l'aiment. Elle est femme et demeure femme dans sa peinture. Ses *jeunes filles* sont charme et poésie. Une femme, ai-je dit; plutôt, une fée.

*Kisling* est le seul représentant — et non le plus grand à mon avis, de la peinture juive. Sa *tête de Femme* plaît. Il y réussit de curieux accords de tons recherchés pour leur étrangeté. Mais

l'expression profondément humaine d'un visage de *Modigliani* m'émeut bien davantage.

*Girieu*, *Sabbagh*, *Dunoyer de Segonzac* qui suivent peuvent être dénommés «néo-classiques», sans que le mot implique aucun sens péjoratif de froideur ou d'académisme, évidemment.

*Girieu* est un méditerranéen épris de formes harmonieuses. Son paysage provençal *Molans* cache sous une discipline très consciencieuse une sensualité que révèlent la qualité onctueuse de sa pâte et la ferveur de la lumière.

La toile de *Sabbagh: le Nil à Rqs el-Bar*, est pour le peintre l'occasion d'étudier la lumière que verse un ciel orange sur les eaux lourdes du fleuve. Toile très travaillée et d'un splendide métier.

*Dunoyer de Segonzac* est un paysan qui est un grand peintre et un poète. Son *Paysage* a la sérénité de la nature, — et celle du chef-d'oeuvre. — Des bruns, mais quels bruns! et combien délicatement modelés forment tout son paysage, avec quelques traînées de vert délicat. Et ce bleu de ciel, ce bleu qui n'est qu'à lui, quel accord de tons raffiné!

Et voici *Utrillo*, *Utrillo* l'inclassable, le poète, l'humoriste, l'enfant. Des trois toiles exposées, *La Rue Royale et La Madeleine* me semble nettement inférieure aux deux autres. Joliment peinte, mais maniérée, fabriquée. Le véritable *Utrillo*, il est dans la peinture de cette église pathétique aux murs vert de gris, au toit lie de vin, intitulée je ne sais pourquoi: *Paysage* et dans la vue de ce Montmartre nocturne, solitaire et désolé.

*Dufresne* — encore un inclassable — dans sa Composition: *La Plage*, pour une fois compose admirablement. Les tons les plus chauds, es plus inattendus de sa palette y chantent avec audace et sans dissonance. Une des plus belles acquisitions assurément du Musée de l'Art Moderne.

*Dufy* est de partout et de nulle part. C'est un prestidigitateur poète et fan-siste. C'est un homme intelligent qui a gardé des yeux d'enfant. Je ne saurais mieux faire pour commenter ses oeuvres que de citer ces lignes spirituelles de *Lhote*: «La campagne devient avec lui un jardin de casino et le Derby d'Epsom un manège de chevaux de bois. La vie est ainsi célébrée par un musicien ou un poète, à moins que ce soit par un grand peintre chargé de distraire l'humanité éprise de ballets et de musique légère».

Après *Dufy*, *Lhote* nous introduit aux cubistes. Ne le prenons pas d'ailleurs pour un véritable cubiste. Le cubisme pour lui n'est qu'un moyen, non une fin: sa *Baigneuse* justement est un excellent exemple de la manière dont

il l'entend. De formes denses, traitée dans le volume, elle est pour le peintre le prétexte d'un jeu savant — mais non froid comme d'aucuns le prétendent — de plans et de lumière. Quant aux deux autres toiles, également très intéressantes: *Oiseaux* et *Paysages* elles suffiraient à elles seules à démontrer qu'à côté du cartésien il y a en Lhote un lyrique, un lyrique qui joue comme convexes (*Les Oiseaux*), un fin coloriste à plaisir des délices de l'arabesque et des oppositions des concaves et des te qui connaît l'art de faire jaillir la lumière par le contraste des tons chauds et froids.

De «Protée — Picasso une seule toile; c'est peu: un aspect parmi cent autres. Sa toile *Nature Morte* est belle d'ailleurs avec ses contrastes dans une gamme sourde; très intéressante à comparer avec celle de *Marcoussis* qui est claire au contraire gracieuse et éthérée.

*Lurcat* est le poète de l'arabesque, mais d'une arabesque qu'a des rapports étroits avec le cubisme — avec cela d'étranges-fantaisies ou des loufoqueries comme on voudra: voyez cet étrange *Portrait* dont les rapports de tons sont pourtant merveilleux. J'aime les bleus et les verts de sa *Femme couchée* (Etude) et ses contrastes étouffés.

*Dali* est l'unique représentant des peintres surréalistes ou oniriques. Ses deux toiles montrent qu'un surréalisme surveillé — car je prétends que le peintre choisit dans les données brutes de ses rêves — peut atteindre à la beauté.

### Chronique Théâtrale

## REFLEXIONS A PROPOS D'UNE BATAILLE

Ma chère amie,

Je veux vous raconter une histoire, qui j'espère vous amusera. Elle s'appelle la bataille de «Trois... six... neuf...»

Une fois, ou plutôt un samedi soir, nous allâmes entendre Lucienne Lemarchand et sa troupe à l'«Alhambra» dans «Trois... six... neuf...»

L'atmosphère de la salle semblait orageuse. Le parterre et les balcons étaient occupés de gens indifférents escomptant passer une bonne soirée; mais au «poulailler» se trouvait une bande d'écoliers venus dans l'unique but de «faire du chahut»: Lucienne Lemarchand ayant taxé, il y a longtemps déjà les alexandrins d'incompréhensifs, cela les avait vexé. J'ai appris par la suite ce qu'il en était. Cette déclaration, absolument fautive d'ailleurs, n'aurait existé que dans l'imagination d'une jeune reporter en quête d'article. Mais là n'est pas la question. A supposer que ce fut vrai, j'estime pour ma part, que Madame Lemarchand a parfaitement le droit d'exprimer ses opinions, et je ne vois pas en quoi le fait de «chahuter» pourrait lui démontrer la supériorité d'esprit du public. Bref, nous arrivâmes au théâtre avec une demi-heure d'a-

En sculpture, quatre oeuvres seulement sont exposées. C'est peu, étant donné surtout que manquent deux artistes aussi considérables que *Maillet* et *Despiou*. Mais ne nous plaignons pas; ce qu'on nous offre est déjà fort beau.

La *Main Crispée de Rodin* est une oeuvre forte, tourmentée dans la manière expressive du maître. La *Femme à la Toilette de Bourdelle*, sans être une des meilleures oeuvres de ce sculpteur a de fort belles parties. L'attitude, la courbe du corps penché est noble, les formes sont pleines et accrochent bien la lumière, mais pourquoi tout ce fouillis de linge qui introduit le désordre dans la pureté des lignes? En revanche la *Porteuse d'Equ de Bernard* est un authentique chef-d'oeuvre — d'une justesse de proportions, d'une harmonie, d'une sérénité admirables. Remarquable également le *Portrait de Sabbagh par Gimont*: sculpture dense, dépouillée, pleine, d'où l'accident est volontairement exclu.

Et pour terminer il faudrait chanter un hymne en l'honneur de Paris, de ce Paris qui n'a cessé d'être au cours de ces quarante années du XXème siècle un foyer sans cesse rayonnant, le foyer d'une beauté libre, toujours en éveil, toujours vivante, d'une beauté humaine surtout, à la fois sensible et intelligente, d'une beauté qui dans ses recherches les plus aventureuses sait garder la simplicité, la bonhomie, la grâce, le sourire de Paris.

H. SOULON

vance. Le «poulailler» était déjà installé et, selon la tradition, il se comporta en poulailler classique, criant à tue-tête, riant, interpellant les spectateurs, jetant des bouts de papier, se livrant à des plaisanteries d'un goût généralement douteux pour lesquelles on fut très indulgent comme d'habitude. Tant que le rideau était baissé cela ne tira pas à conséquence, mais quand on le leva alors, ce fut odieux. Madame Lemarchand parut: elle fut littéralement huée par ces collégiens déchainés. Elle ne sourcilla pas cependant: droite, fière, de sa belle voix au timbre expressif, elle commença à débiter son rôle cranement avec beaucoup de «chic». Je dois vous dire que Madame Lemarchand possède un organe étonnant, à la fois métallique et grave, clair et chand, souple aux nuances et qui soudain peut devenir tragique, s'insinuer en vous et vous opprimer parfois jusqu'aux larmes. Elle donne donc calmement la réplique à Yves Vincent, beau comme un dieu grec et touchant de jeunesse, de fraîcheur et de naïveté. Le public était ému. Quelques uns du «poulo» essayèrent de réagir, mais bien plus faiblement cette fois, ils furent impérieusement chutés par le parterre, et

le rideau tomba sur un premier acte fiévreux.

Au second le «poulailler» se tint coi; petit à petit on le sentait envoûté à son tour. Lucienne Lemarchand fut très douce, très touchante, sa voix devenait de plus en plus prenante, alors ces jeunes fous abdiquèrent, ils étaient conquis et ce furent eux qui donnèrent le signal des applaudissements.

A la fin du troisième acte c'était du délire. Il y eut cinq rappels interrompus par l'hymne national, on recommença après. Chose inouïe, les plus enthousiastes étaient justement ceux du troisième étage qui, après avoir sifflé, applaudirent, trépignèrent, applaudirent les acteurs et leur firent une des plus belles ovations que j'aie jamais vue.

Toute cette histoire m'a laissée rêveuse. Après tout les jeunes ne sont pas aussi bêtes qu'on veut nous le faire croire. Certes ils étaient montés contre la troupe et je suis persuadée que ce ne sont pas les «chutts» indignés du public qui leur en imposèrent. Non, ils furent sérieusement empoignés et comme à cet âge on est honnête et sincère, ils applaudirent d'eux-mêmes spontanément, ce qui fit oublier leurs sifflements et ce qui est ma foi, joli, car c'est vraiment très beau de reconnaître ses torts et de les racheter et je connais bien des gens rassis qui ne le feraient pas. Cela prouve aussi que l'art vrai peut résister aux cabales et devrait donner une leçon à certains journalistes qui bâclent souvent leurs comptes rendus sans réfléchir à la portée énorme et parfois néfaste de leurs articles.

Maintenant, si vous voulez que je vous donne mes impressions personnelles, je vous dirai que Madame Lemarchand fut adorable et souvent réellement émouvante. C'est une actrice accomplie douée d'une sensibilité très fine.

Yves Vincent promet beaucoup. Son physique et sa jeunesse ne sont pas seulement ses principaux atouts. A mon avis, il est nettement supérieur aux Jean-Pierre Aumont et aux très jeunes premiers qui n'ont pour eux que leur prestance.

Monsieur Grey, lui, fut plein d'humour dans le rôle de l'ami au coeur d'or, tapeur et sans-gêne mais sincère. Son jeu qui pourtant s'annonçait ennuyeux tout au début nous amusa vraiment.

Françoise Berlioz fut drôle. Je dois dire qu'elle força souvent la note dans le rôle de la petite amie gaffeuse, du petit oiseau insouciant et frivole, mais son texte léger l'aida beaucoup.

Quant à Jean Glénat, il réunit tous les suffrages. Il fut comique à souhait en facteur. C'est un excellent élément qui possède profondément le sens du théâtre et qui joint à beaucoup de métier un sens parfait de l'humour. Nous aimerions le revoir encore dans des passages plus longs et moins épisodiques.

(Voir la fin à la page 24)

**Les Conférences****EN ÉCOUTANT...****M. TH. MOSCONAS**

M. Théodore D. Mosconas, Bibliothécaire Patriarcal, fit deux conférences intéressantes à Alexandrie, l'une en grec le 14 avril, au Salon Littéraire des Dames Hellènes, sous la présidence de Mme Katy Caniadi, et l'autre en français, le 11 Mai sous les auspices de la Société Royale d'Archéologie à la Salle des Secours d'Urgence. La première conférence, qu'honora de sa présence S.B. le Patriarche Christophoros II, avait comme sujet Djabarti, le chroniqueur Egyptien. M. Mosconas donna une esquisse très détaillée sur certaines «Perles Merveilleuses», comme il les a appelées, des chroniques de Djabarti sur la vie en Egypte du 18ème et 19ème siècle, et les jours du Grand Mohamed Ali. La seconde était plus tôt une Communication scientifique et avait pour titre «La Carte en Mosaïque de Madaba» trouvée il y a 50 ans à Madaba en pays Moab, de Palestine. En «époussétant» un coin obscur et pas encore catalogué de sa Bibliothèque, M. Mosconas découvrit une reproduction de la fameuse Mosaïque qu'il exhiba en donnant son historique. D'après M. Mosconas la carte a une signification ésotérique car se trouvant à Madaba au pied du Mt. Nebo d'où Moïse contempla avant de mourir la Terre Promise. «Elle offrit la vision suprême Au vieux législateur d'Israël». Cette conférence, si documentée fut rehaussée par la présence de S.B. le Patriarche Christophoros II, accompagné de son Vicaire Générale Mgr. de Tripoli, de S.E. le Grand Rabin d'Alexandrie, Dr. Moïse Ventura, Messieurs les Consuls Généraux de Suède et de Grèce, M. Moscopoulo, Consul de Grèce et du Vice-Consul de France. M. Mosconas fut vivement félicité à la fin de cette conférence, clou des belles conférences qui furent données cette année à la Société Royale d'Archéologie d'Alexandrie.

**M. JACQUES DES MEULES**

Notre excellent collaborateur M. Jacques G. des Meules a récemment fait à Alexandrie une conférence très applaudie sur «L'Épopée Française dans l'île de Chypre» au cours de laquelle il déploya son immense érudition en évoquant la vie politique de Chypre au cours des âges. SEM

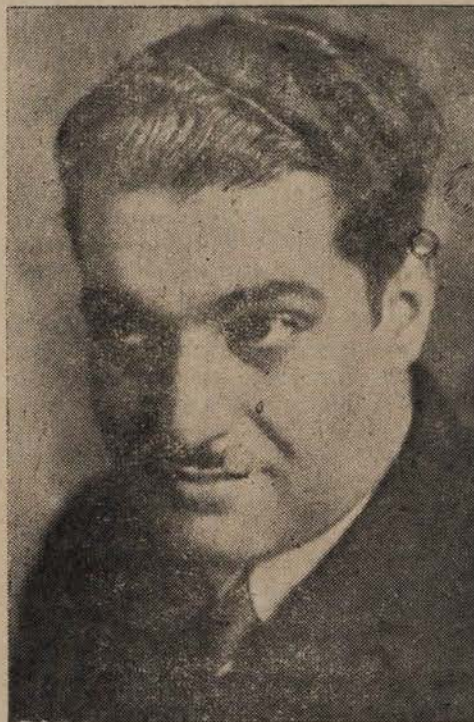
**M. ANGHELOS DOXAS**

C'est devant un nombreux auditoire d'élite que Dimanche dernier M. Anghelos Doxas, l'écrivain bien connu a donné sa première conférence en Egypte. Le sujet était fort intéressant et vaste à la fois: «Les tendances de la Littérature pendant la Guerre».

Le conférencier fut présenté au public par le directeur du Journal «Tachydromos» M. Apostolos Léondis qui dans une courte mais très éloquente introduction exposa l'œuvre variée et

riche de M. Doxas, — l'écrivain qui a tant voyagé et qui se distingue par son style vif, rapide et captivant.

M. Doxas ensuite prit la parole et développa ses vues sur les tendances présentes et futures de la littérature, d'une façon nette, claire et très édifiante. Il dit qu'il vient de la Grèce; — de cette Grèce qui a été si fortement ébranlée par les événements de la guerre, si atrocement torturée, si profondément éprouvée, déchirée, martyrisée. Il exprima l'opinion que la douleur physique et morale est propice à la création d'œuvres immortelles dans le domaine de l'Art et de



la Littérature — pourvu naturellement que ceux qui souffrent soient doués d'un talent — car l'Art n'est point enfant du bien-être mais de la souffrance. Et il cita l'Illiade et l'Odyssée, les tragédies classiques grecques et la philosophie hellénique et bien d'autres chefs-d'œuvre qui ne furent le fruit d'époques pendant lesquelles l'humanité fut ébranlée jusque au tréfonds de l'âme par les secousses et les épreuves de guerres et de bouleversements.

Il a raison d'être optimiste pour la littérature hellénique d'aujourd'hui et de demain car la race grecque si richement douée de talents, saura sans doute tirer un riche parti de toutes les épreuves et les secousses formidables qu'elle vient de subir — et dont son indomptable courage l'a fait sortir victorieuse. Le tour est maintenant à son génie créateur d'y puiser les éléments d'un Art qui vivra — d'un grand Art.

M. Anghelos Doxas à la fin de sa conférence a été vivement applaudi par l'auditoire enthousiaste. E.P.

**S.A.R. LE PRINCE PIERRE DE GRÈCE**

S.A.R. le Prince Pierre de Grèce faisait l'autre après midi à la Sté. Royale de Géographie une conférence illustrée de magnifiques photos sué «Le Thibet Occidental». L'éminent conférencier, qui est un grand voyageur, connaît à fond cette région de l'Asie qu'il décrivait avec science et brio, soulignant les moeurs des indigènes, ainsi que la flore et la faune propres au Thibet. Il fut très longuement applaudi.

\* \* \*

La conférence que S.A.R. le Prince Pierre de Grèce fit à la Sté. Royale de Géographie sur «L'EPOQUE HELLENISTIQUE EN ASIE CENTRALE» remporta le plus brillant succès. Orateur né, à l'immense culture, le Prince tint pendant une heure trop vite passée, son auditoire sous le charme de sa parole, vivante évocation du rayonnement de la Grèce Antique en Asie. Ce tour d'Histoire fut à de nombreux points de vue un parallèle avec les situations d'actualité. Et il fut surtout, avec la perspective que sut prendre le distingué conférencier, un vibrant hommage à la permanence de l'esprit et des institutions de l'Hellénisme dans le monde.

SEM

**LA MUSIQUE****TROIS CONCERTS DE L'ORCHESTRE DE PALESTINE**

L'excellent Orchestre de Palestine nous a donné pour cette saison de printemps trois concerts, accueillis comme toujours avec la même faveur.

Le premier concert débutait par une *Suite de Danses* extraites du Ballet *Céphale et Procris* de Gretry, excellemment «arrangé» par Mottl. Musique joyeuse et aimable qui garde encore tout son charme aristocratique.

Du *Concerto en ré majeur* pour violon et Orchestre de Brahms, le soliste Lorand Fenyves donna une exécution magistrale.

La *Huitième Symphonie* de Beethoven fut médiocrement jouée. La gestulation animée du maestro Taube ne réussit pas ce soir-là à venir à bout de l'atonie de l'orchestre.

\* \* \*

Le deuxième concert fut meilleur. Au programme: une *Suite de Danses*: le *Beau Marié*, de Purcell, rajeuni par la riche orchestration de Holst, dont on aime surtout la Gigue et le gracieux menuet.

(la fin à la page 25)



# ECHOS et NOUVELLES

**La fête de Saint Georges,  
Patron de S.M. le Roi des Hellènes**



LL.A.RR. Le Prince Héritier, la Princesse Héritière et la Princesse Catherine sortant de l'Eglise

La célébration de la fête de St. Georges a revêtu le 23 Avril en Egypte, grâce à l'initiative de Sa Béatitude le Patriarche grec-orthodoxe d'Alexandrie, un éclat tout à fait particulier.

Des messes d'action de grâces furent dites dans toutes les Eglises grecques-orthodoxes du pays, en l'honneur de S.M. le Roi des Hellènes, Georges II. Celle célébrée au Caire, à la Cathédrale de St. Nicolas fut rehaussée par la présence de LL.AA.RR. le Prince Héritier et la Princesse Héritière de Grèce et de S.A.R. la Princesse Catherine de Grèce, filleule de l'Armée et de la Marine. Y assistaient également: le capitaine P. Stathatos, le major S. Raftopoulos, et le Lieutenant G. Panayotakos, aides de camp; le Chargé d'Affaires de Grèce et Mme. Georges Sourlas; les anciens ministres M. P. Mavromichalis et M. Theo. Nicoloudis; les ministres M. Pierre Metaxas et Mme. M. C. Collas et Mme. S.E. Sesostris Sidarouss pacha, représentant le Comité Egypte-Grèce; M. Ch. Axelos, premier secrétaire et M.L. Caftantzogu, deuxième secrétaire de la Légation; M. et Mme. D. Bitsios, Vice-Consul de Grèce, l'Attaché de presse et Mme S. Stavrinou; le président de la Communauté hellénique, M. Th. Cozzika avec tout le Conseil; le président des Anciens Combattants, M. A. Maccas; le président de la communauté des israélites hellènes, M. J. Besso; le président de la communauté de Zeitoun, M. A. Caraggia; ainsi que toutes les corporations et associations avec leurs bannières, des délégations d'officiers des armées alliées et grecque et une foule énorme.

L'office fut célébré par Sa Béatitude en personne entourée des métropolitains d'Axoum, du Sinaï, de Nevrokopi et de Babylone, ainsi que de tout le clergé. Des prières furent dites à l'intention de S.M. le Roi des Hellènes.

Lorsque le «Polychronion Royal» fut entonné, la foule acclama longuement et frénétiquement. Le Souverain et ovationna les Princes.

\*\*\*

L'après-midi, à 5 h. 30, S.A.R. la Princesse Catherine de Grèce, offrait, à l'Hôtel de la Légation, un thé aux dames de la colonie hellène du Caire.

La délicate attention de S.A.R. toucha vivement ses hôtes, déjà comblés par ailleurs par la grâce et la simplicité de son accueil.

**Célébration de l'Armistice**

Sur l'ordre de S.B. le Patriarche Christoforos, des messes furent célébrées dans toutes les églises grecques-orthodoxes d'Egypte, à l'occasion de l'armistice.

Au Caire, un service solennel eut lieu en l'Eglise Saint-Nicolas, au Hamzaoui, S.G. Mgr. Hilarion, évêque de Babylone, officia, assisté de Mgr. Porphyrios, archevêque du Mont-Sinaï, et de tout le clergé de la capitale.

L'église magnifiquement décorée pour la circonstance, s'avéra trop petite pour recevoir les nombreux fidèles qui avaient tenu à s'associer à la liturgie.

Au cours de la cérémonie, S.G. Mgr. Hilarion lut une magnifique prière qu'il termina en formulant des vœux pour la Grèce éternelle, le Roi des Hellènes, Georges II, et les armées alliées. Puis le chœur entonna le «Polychronion» royal, au milieu des ovations de la foule.

Parmi les personnalités qui assistèrent à la cérémonie, on notait: S.A.R. la Princesse Catherine de Grèce, filleule de l'armée et de la marine, le général Nicolaidis, chef de la maison militaire de S.M. le Roi des Hellènes, le capitaine Stathatos, aide-de-camp du Souverain, le major S. Raftopoulos, aide-de-camp de S.A.R. le Prince Héritier de Grèce, Mme Pierre Metaxas et Mlle Paparigopoulo, dames d'honneur de S.A.R. la Princesse Catherine, M. Ch. Axelos, représentant du Chargé d'Affaires de Grèce, absent à Alexandrie, le 2ème secrétaire et Mme L. Saftantzoglou, le vice-Consul de Grèce et Mme. D. Bitsios, l'Attaché de Presse et Mme S. Stavrinou, S.E. et Mme. Th. Nicoloudis, S.E. M. André Delmouzos, M. Th. Cozzika, président de la communauté Hellénique avec le conseil au complet, Le Commandant en Chef des forces Grecques au M. O. et Mme. Colonel B. Granitsas, Le Chef d'Etat-Major colonel Bairactaris, des délégations Militaires de toutes les armes, les grands blessés, etc.

Une compagnie du «Bataillon Sacré» et la Philharmonique rendaient les honneurs, tandis que les éclaireurs veillaient au maintien de l'ordre.



S.A.R. La Princesse Catherine photographiée au moment d'entrer à la Cathédrale de St. Nicolas.

### A la Légation Royale de Grèce

L'après-midi du Lundi 28 Mai, le Chargé d'Affaires de Grèce et Madame Georges Sourlas ont offert à l'Hôtel de la Légation Royale à Zamalek, un cocktail auquel assistèrent, S.A.R. la Princesse Cathérine de Grèce, S.E. Abdel Latif Tallaat Pacha, Grand Chambellan, S.E. le Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères et Madame Moustafa El Saddek Bey, S.E. le Ministre et Madame Hosny Bey Omar, L'Emir Michel Loutfallah, Amin Bey Roustom, S.E. Mr. Harold Farquhar, Ministre Plénipotentiaire de Grande-Bretagne, M. et Mme. Th. Preston, S.E. et Mme. Jean Lescuyer, S.E. et Mme. de Vaux, M. et Mme. Pierre Jouguet, le Baron et la Baronne Bentick, M. Arold Hugo Berns, M. et Mme Alfred Brunner, S.E. et Mme Jaroslav Sejnoha, S.E. et Mme Marcel Polain, S.E. Hiu Nient-seng, S.E. Tesfaie Teguegn, S.E. Mohamed Saddek et Mogaddedi, Madame Van de Breughel, le Général P. Nikolaidis, le Colonel et Madame Basile Granitsas, le Colonel Bairaktaris, le Capitaine A. Stathatos, Le Commandant A. Raftopoulos, M. C. Venardis, S.E. et Mme. Th. Nikoloudis, S.E. et Mme. Pierre Metaxas, S.E. et Mme. C. Collas, M. Soultanov, van Bourziv, le Président de la Communauté Hellénique M. Th. Cozzika, S.E. A. Delmouzo, S.E. et Mme. D. Tziracopoulo, Mme Lilian Ralli, le Major-Général F. Theron, Lt. Col. N. Jooste, le Colonel B. Vilejoïn et plusieurs membres de la colonie hellénique ainsi que les artistes de la Troupe Manolidou-Aroni-Horn, actuellement de passage au Caire. L'après-midi se prolongea fort tard, grâce à la délicate attention du Chargé d'Affaires et la charmante spontanéité de l'accueil de Mme Georges Sourlas.

### A la Légation de France

Le 30 Mai S.E. le Ministre de France et Madame Jean Lescuyer ont offert un cocktail Party à la Colonie Hellénique du Caire à l'occasion du passage au Caire de la troupe Manolidou-Aroni-Horn. Le Chargé d'affaires de Grèce et Madame Georges Soulas, le Personnel de la Légation Royale et du Consulat Général et plusieurs personnalités helléniques ont honoré de leur présence cette réunion à laquelle S.E. le Ministre de France et Madame Lescuyer faisaient les honneurs avec la simplicité et la cordialité qui les caractérisent.

### A la Légation de Pologne

La Légation de Pologne a fait célébrer le jour de la Fête Nationale Polonaise, le 3 Mai, une messe solennelle à la cathédrale St. Joseph, à 40 h. De 5 à 7h. M. le Ministre de Pologne recut à la légation, 3, Sharia Amir Toussoun, Zamalek, tous les Polonais, civils et militaires, résidant en Egypte ou de passage, ainsi que les amis de la Pologne.

### A la Légation d'Afghanistan

Le Dimanche, 27 Mai, à l'occasion de l'indépendance afghane, un thé a été offert à la Légation d'Afghanistan, à 6 heures 30 de l'après-midi auquel assistèrent les Ministres, le corps diplomatique et plusieurs personnalités politiques.

### A L' "Alliance Sociale"

Au cours d'un récent séjour à Alexandrie, S.A.R. la Princesse Frédérique de Grèce rendit visite à l'«Alliance Sociale» où elle fut reçue par les membres du Comité de cette splendide institution. Après avoir examiné toutes les sections de l'Ouvroir, la Princesse Héritière se retira en exprimant ses plus vives félicitations aux animateurs de cette belle oeuvre.

### Le départ de M. Minost

M. Emile Minost, directeur du Crédit Foncier Egyptien, nommé gouverneur de la Banque de l'Indochine, à Paris, devant quitter prochainement le Caire pour aller prendre possession de son nouveau poste, s'est rendu à la Présidence du Conseil, et a laissé sa carte pour S.E. Mahmoud Fahmy el-Nokrachi pacha.

Le successeur de M. Minost au Crédit Foncier Egyptien est M. Charles Roger Machart.

### Découverte d'un ancien Manuscrit Alexandrin au Etats-Unis

Le *Pantainos* bulletin officiel du Patriarcat grec-orthodoxe dans son numéro du 1 Juin annonce que d'après rapport daté du 18 Décembre 1942 du Bibliothécaire Patriarcal, M. Théodore Mosconas, un ancien Manuscrit de la Bibliothèque Patriarcale «Vies des Saints» de Ganvier du XI<sup>me</sup> siècle avec 24 miniatures byzantines disparut de la bibliothèque entre 1928 et 1930. Le voleur substitua habilement un autre manuscrit à sa place. Ce Codex de 297 folios — dont un fut soutiré par le Consul Prussien Brugsh en 1866 — se trouve à Baltimore des Etats-Unis. M. Mosconas en fut informé en lisant les *Analecta Bollandianas* de 1939. Muni de l'autorisation de S.B. le Patriarche Christophoros II le Bibliothécaire Patriarcal entama une correspondance avec son collègue, Miss Miner de Baltimore et après 2 ans M. Mosconas recut non seulement le Microfilm du Codex, précieux mais aussi une série des 24 miniatures. Ce Codex disparu et retrouvé, fera l'objet d'une communication étendue de M. Mosconas l'hiver prochain, car il s'agit d'un manuscrit vraiment rare. Nous sommes certains que les milieux scientifiques d'Egypte seront intéressés d'apprendre cette nouvelle.

### Une initiative du Dr. H. Hickman

L'*Egyptian State Broadcasting* prépare un récital qui mérite d'être signalé à tous les amateurs d'art et de littérature. Le programme de ce récital se composera, en effet, d'oeuvres musicales inspirées uniquement par les poètes de langue française vivant en Egypte. Plusieurs d'entre eux figurent d'ailleurs parmi nos collaborateurs de date. Citons en particulier MM. Ahmed Rassim bey, J. R. Fiechter, Mme. Kout-el-Koulloub, MM. G. Gorse, G. Berthey, etc.

Ce concert sensationnel aura lieu mardi le 6 Juillet 1945, à 8h. 55. Il sera exécuté par une chorale, des solistes de chant et des instrumentalistes. La direction a été confiée au Dr. H. Hickman. Nous suggérons aux poètes dont certaines oeuvres ont été mises en musique de se mettre en contact direct avec lui au plus tôt, au cas où cette initiative les intéresserait.

### Antoine Arcache Bey

Il est des hommes qui meurent et un voile d'oubli s'étend sur leur passé. Il en est d'autres dont le souvenir reste vivant parce qu'ils ont joué, dans leur vie, un rôle qui a produit ses fruits et donné un bel exemple de leur incessante activité.

Antoine Arcache Bey est un de ces derniers. Il a toujours aimé l'indépendance et, dès son jeune âge, il s'était attelé aux affaires libres sans nul souci des obstacles qui sont généralement semés sur le chemin de ce champ d'action où l'on rencontre parfois tant de déboires, mais où l'on finit, si on y a déployé une intelligence réfléchie et une attention constante, à des brillants résultats.

Tel était le cas d'Arcache Bey qui, self made man, s'était créé à Alexandrie une personnalité entourée d'estime.

On n'oubliera jamais la lutte qu'il a poursuivie, pendant sa très longue gestion à la Municipalité, pour sauvegarder les intérêts de la Ville et de ses habitants, l'énergie et le dévouement qu'il a exercés en faveur des oeuvres utiles auxquelles il s'associait, la tenacité avec laquelle il arrivait à vaincre des difficultés qui auraient lassé des êtres timorés.

Arcache Bey a été pendant plusieurs années Président de la Société de Bienfaisance Grecque Catholique où le succès de cette pieuse et vaillante collaboration est resté présent à la mémoire de tous les membres de cette Communauté.

Arcache Bey est mort comme il a vécu, penché sur son travail, attaché à son bureau, veillant rigoureusement à l'accomplissement de tous ses devoirs.

Un homme comme lui ne pouvait trouver le repos suprême que dans un dernier élan de sa prodigieuse activité

**Grèce-Egypte.**

Parlant à des correspondants de la Presse grecque, à la conférence de San Francisco, S.E. Abdel Hamid Badaoui Pacha, Président de la Délégation Egyptienne à la conférence a fait les déclarations suivantes.

Après avoir dit son amour personnel pour la Grèce, Badaoui pacha a dit qu'il avait beaucoup d'amis grecs en Egypte, dont il apprécie l'activité et l'esprit travailleur.

«Nos relations avec la Grèce, dit-il sont très cordiales, elles seront resserrées davantage après la guerre, par les échanges commerciaux sur vaste échelle, entre les deux pays, qui ont déjà des intérêts communs puisqu'ils sont tous deux des pays méditerranéens.

**Une exposition de tableaux et de livres grecs au Caire.**

Sur l'initiative du Comité Egypte-Grèce du Caire et de la Sté. des Amis de l'Art une grande exposition de peinture, sculpture et de livres grecs sera organisée au Caire en Janvier 1946.

Dans ce but, S.S. le Nabil Amr Ibrahim a adressé une lettre d'invitation au Comité Grèce-Egypte à Athènes qui à son tour, a effectué des démarches auprès du ministère de l'Instruction Publique, pour l'envoi des collections en Egypte.

Le général Pétridis, secrétaire général du Comité Grèce-Egypte, est arrivé au Caire à la suite d'une invitation de S.S. le Nabil Amr Ibrahim.

M. Antoine Benachi, président du comité, viendrait également en Egypte pour s'occuper de cette exposition.

**Une réception de Mme Aly Kher.**

Pour fêter la parution du nouveau livre «L'EGYPTE DANS LA GUERRE MONDIALE» de notre confrère et ami, M. J. Lugol, Rédacteur-en-Chef de «La Bourse Egyptienne» du Caire, Mme Amy Kher avait réuni chez elle l'autre mardi toutes les personnalités du monde des lettres et du journalisme. M. de Comnène prononça, à la demande de la maîtresse de maison, une allocution où il souligna avec finesse et chaleur les mérites de l'oeuvre et de la personnalité de M. Lugol, que les convives de Mme Amy Kher eurent ainsi l'occasion de féliciter de vive voix.

**Les Amis de la Culture française en Egypte.**

Sous le patronage de S.E. Sanhoury bey, Ministre de l'Instruction Publique, les A.C.F.E. ont célébré à la Rotonde Groppi le 20ème anniversaire de leur existence. Ces agapes amicales qui réunissaient l'élite des intellectuels du Caire consacrèrent le mérite de notre ami M. Morik Brin, qui depuis de longues années mène le bon combat pour la diffusion de la pensée française en Egypte.

**Le Prix "Marguerite Grivas"**

Au cours d'une belle mais simple cérémonie organisée au local de l'Association Eschyle Arion» les prix décernés par l'Edition Spiro Grivas d'Alexandrie furent décernés par le Jury présidé par notre excellent confrère M. J. Cassimatis à M.A. Innino pour son roman «Ceux qui n'ont pas combattu» et à M. Pierre Magnis pour son recueil de poèmes «Pascalies & Chimonanthja». Toutes nos félicitations aux heureux lauréats.

**Reception de la Presse à l'Anglo Egyptian Union**

Pour fêter la victoire en Europe des Armées Alliées, Lord Kinross, Directeur de la Publicity Section de l'Ambassade Britannique au Caire avait convié la Presse d'Egypte à un cocktail-party dans les jardins de l'Anglo Egyptian Union.

S.E. Lord Killearn et Lady Killearn honoraient la réception de leur présence et l'Ambassadeur, en une brillante improvisation, rappela les grands moments de la Guerre qui ne fit que renforcer l'amitié Anglo-Egyptienne et exprima l'espoir que l'Egypte continuerait à apporter aux Alliés la même précieuse contribution que dans le passé au cours de la seconde phase de leur lutte contre le Japon.

**A Paris****LIVRES**

L'amitié de deux hommes est toujours émouvante, celle de Péguy et Romain Rolland est admirable. C'est à cette amitié que Romain Rolland consacre sa dernière grande oeuvre *Peguy* (Albin Michel, 2 volumes). Ce livre est le plus simple et peut-être le meilleur ouvrage de Romain Rolland critique.

Jean Delaporte a suivi dans *Connaissance de Peguy* (Plon, 2 volumes) une méthode plus didactique: il analyse l'oeuvre et la regroupe par thèmes. Romain Rolland écrit lui-même au sujet de cet ouvrage: «De toutes les études publiées jusqu'à ce jour, elle est de beaucoup la plus importante et la plus complète».

M. Reynier et F. Broutet, ont consacré un volume à *Quelques français, Hommes de science et d'action*: J. M. Fabre, G. Eiffel, Brazza, H. Poincaré. Cet ouvrage s'adresse surtout aux jeunes, chez lesquels il peut susciter des vocations.

Les romans sont nombreux: Aux éditions Gallimard: *Ceux de la Bonne Auberge*, par Guillaume Woldi, marque une étape dans l'évolution de la littérature prolétarienne. *Loin de Rueil* de Raymond Queneau, chez le même éditeur, reste dans le domaine de la fantaisie pure. L'auteur y joue avec la ponctuation et le vocabulaire.

*Zdravko le Cheval* est un recueil de nouvelles de Charles Louis Paron, tendant à montrer que l'homme est un loup pour l'homme.

La collection policière «Le Masque» qui avait cessé d'exister depuis 1940, reparait avec un nouvel Agatha Christie: *Je ne suis pas coupable*.

Autre ouvrage étranger, qui nous ramène aux livres de guerre: *Les jours et les nuits de Stalingrad* (Colbert) récit d'un témoin qui nous plonge dans l'enfer même de la guerre en présence d'un monde sans vanité et sans faiblesses.

*Les Yeux ouverts dans Paris insurgé* (Julliard) reportage vécu de Claude Roy, se termine par des poèmes.

*Sa Grandeur l'Infortune* (Albin Michel, de Jean des Vallières, rend hommage à la Légion Etrangère.

Deux écrivains d'opinions politiques différentes retracent le douloureux «Chemin de l'abattoir» que suivit la France de 1918 à 1940: ils arrivent aux mêmes conclusions. Edouard Helsey fait le procès de l'entre-deux guerres dans *Non Résistance* (Paul Dupont). Charles Dumas dans *La France trahie et livrée* (Gallimard) énumère, coordonne des faits précis, des chiffres, des dates, c'est la légende de Pétain qui s'écroule: il fut «l'organisateur de la défaite». Dans la France redevenue Libre, la vérité, doit, elle aussi, être libérée.

**EXPOSITIONS**

Les galeries de peinture ont connu cet hiver une faveur croissante.

La Galerie Parvillée a présenté 60 *Pièces Maîtresses de la Peinture Contemporaine*, de Degas à Pignon, revue sommaire des meilleures valeurs de l'art français depuis l'impressionnisme.

A la Galerie Vendôme ce furent *Les Maîtres de l'Art Contemporaine*: on pouvait y admirer trois merveilleux Bonnards, des Matisse, des Utrillo, des Dufys, des Braques.

Les peintres condamnés par le nazisme reparaissent au grand jour. C'est ainsi que l'on a retrouvé *Kisling* avec son habileté diabolique à la Galerie Guénégaud.

Les jeunes ne sont pas oubliés et l'*Union des Etudiants d'Art* leur consacre sa première manifestation dans les locaux de la Maison de l'Université Française.

Mais l'exposition la plus remarquable fut celle de la Galerie Fabiani, intitulée modestement *Quelques Toiles*. Réussite de tout premier ordre. 24 authentiques chefs-d'oeuvre, empruntés à des collections particulières, allant de Corot à Matisse, avec Gauguin, Degas, Renoir, Picasso, Sisley, entre autres. On y remarquait une toile d'un peintre bien connu... mais comme homme politique: Winston Churchill!

A. CAMP

**L'intendant de l'Opera Royal**

Soliman bey Naguib, intendant du Théâtre Royal de l'Opéra, ira prochainement en Grande-Bretagne pour y étudier les divers développements du théâtre dans ce pays. Mtre Choukry Ragheb Zaki, régisseur de l'Opéra, l'accompagnera dans cette visite.

*Réflexions à propos d'une bataille.**(Suite de la page 19)*

Quant aux toilettes de ces dames, je vous avouerai que celles de Mademoiselle Berlioz, sans être laides, n'avaient rien de transcendant. Pour Madame Lemarchand, elle portait au deux une ravissante petite robe rayée marron et beige, et au trois un amour de chapeau blanc à voilette agrémenté d'un noeud vert pâle sur un tailleur de fantaisie blanc à boutons noirs.

Pour les décors, il a fallu s'arranger avec ceux de l'«Alhambra» et vous savez ce que cela veut dire. Enfin on a choisi dans le tas ce qu'il y avait de moins mauvais, à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas?

Nous quittâmes la salle en formulant le voeu d'avoir plus souvent des troupes de cette qualité, unissant la simplicité au talent, choses qui manquent la plupart du temps à nos vaillants amateurs. Il est à souhaiter aussi que,

pour la seconde capitale de l'Egypte, notre Municipalité veuille bien un jour nous donner un ou deux théâtres dignes du nom où la location ne serait pas à un taux prohibitif, où les acteurs répèteraient en toute tranquillité et où les spectateurs pourraient goûter une bonne pièce sans être inquiétés des punaises et autres parasites du genre. Mais tout cela n'est qu'un beau rêve. Se réalisera-t-il jamais?

ANTARAM

## AUTOUR DU THEATRE

Après Lucienne Lemarchand à qui revient l'honneur d'avoir renoué pour les amis de la culture française en Egypte une tradition théâtrale qui nous était si chère et que les événements avaient interrompue. Après le grand acteur anglais Wolfit qui a fait applaudir Shakespeare par des salles que notre vieil opéra n'avaient connues qu'à l'âge d'or du théâtre, la colonie grecque du Caire et ses amis eurent l'occasion d'applaudir la première troupe de comédiens que la métropole libérée leur envoyait en ambassadeurs de sa gratitude. Nous saluons le geste avec d'autant plus de ferveur qu'il nous a été donné de constater de visu que dans ce coin d'Europe qui a subi durant près de 4 ans le joug de 3 envahisseurs, et que l'étendue des dégâts matériels et le chiffre des pertes en vie humaines plaçant au second rang sur le tragique tableau mondial des nations sinistrées, il nous a été donné de constater dis-je que l'Esprit n'avait pas perdu ses droits et que l'humanité éprise de liberté estime à juste titre «ce peuple de paysans et de pêcheurs» en qui le génie des grands ancêtres est en virtualité et qui n'attend qu'une ère de vraie paix pour se manifester à nouveau.

Il suffit de parcourir les titres des oeuvres présentées pour se rendre compte que les spectateurs athéniens qui bravaient toutes espèces de difficultés pour se rendre au théâtre, qui se passionnaient pour Claudel et Eugène O'Neil cherchaient autre chose qu'un amusement passager: un stimulant spirituel et un message d'espoir.

«La jeune fille Violaine» de Claudel (version 1899-1900) que présentait en première la troupe Manolidou-Aroni-Horn et qui eut tant de succès à Athènes nous dit M. Aroni, n'illustre-elle pas en effet d'une certaine manière, le sort de la Grèce martyre qui, comme Violaine, n'avait pas choisi mais avait été choisie et avait fait sa tâche comme le soleil.

J'imagine que les paroles de Vercors partant pour l'Amérique «Ne me conseille pas des choses basses» ne pouvaient remuer d'autre sentiment que celui de la réalité brutale qui entourait le spectateur grec à cette époque, et que Vercors prenait à ses yeux en cet instant figure de Rédempteur.

C'est certainement sous le même angle et dans le même sentiment qu'était comprise la belle pièce d'Eugène O'Neil «Au delà de l'horizon». L'attachement obstiné du vieux au lopin de terre de la famille était plus qu'une peinture de caractère; c'était l'adaptation à l'échelle scénique de la réalité du moment.

Parmi les autres pièces étrangères présentées il y avait la «Luise Müller» de Schiller; «Romance» de Sheldon «Le Rosaire» de Barclay; «L'amant de carton» de Deval; «Un baiser devant le miroir» de Ladislaus Fodor, auteur hongrois beaucoup joué à Athènes et «Rives écossaises» d'un jeune auteur dramatique anglais, Miss Dodie Smith, pièce d'une fraîcheur exquise dont l'action se passe dans un de ces hôtels de station balnéaire qui voient défiler toutes sortes de gens et se dérouler toutes sortes d'intrigues.

La première série de représentations était clôturée par la «Douzième Nuit» de Shakespeare. Cette pièce ainsi que la «Violaine» de Claudel étant celles qui ont attiré le plus d'amateurs étrangers, c'est par elles que

je vais essayer de vous présenter la troupe Manolidou-Aroni-Horn. Je m'empresse de dire que les deux pièces en question ne constituent pas ce qu'elle nous a donné de mieux du point de vue de l'interprétation. J'ai vu ces comédiens dans plusieurs de leurs autres créations. Si je n'ai pas hésité à parler des moins bonnes c'est pour mieux pouvoir les remercier pour les moments inoubliables qu'ils nous ont fait passer en leur compagnie.

Il était téméraire, même pour des professionnels de tenter de présenter Shakespeare, en traduction, après l'interprétation éblouissante qu'en avaient donné Wolfit et sa troupe quelques semaines auparavant sur la même scène.

Les comédiens grecs mal servis, par une traduction en une «démotiki» qui, à mon sens, ne sied pas à un texte de Shakespeare, ont joué la «Douzième Nuit» en farce grecque. Malgré une mise en scène plus meublée et en certains endroits mieux conçue que celle de Wolfit, M. Aroni seul, dans le rôle de Malvoglio réussit à de brefs moments, à se mettre dans la peau de son personnage et à en souligner la pompe ridicule et le comique douloureux qu'il comporte.

Par ailleurs que ce soit dans le rôle du gentleman américain du «Galerie des Idiots», du vieux mari des «Rives écossaises» ou dans la poignante scène finale d'«Au delà de l'horizon» M. Aroni a fait montre d'un sens de la composition et d'une aisance remarquable. Cet artiste semble s'être installé dans son rôle avec une telle facilité qu'il a l'air parfois d'en remonter au public. C'est un Guitry avec une dose de Jouvet à la fois.

Dans la Violaine de Claudel c'est Mme Aroni (Mara) qui, seule aussi, emporta tous les suffrages. Le jeu de Mme. Aroni est fait à la fois de sensibilité frémissante et de mesure. Mme. Aroni est la comédienne sûre de ses moyens; elle vous en impose; elle a toujours l'attitude et le geste justes; une voix chaude que j'aimerais qu'elle utilise sur le ton mineur dans les scènes d'émotion. Cette remarque s'applique surtout aux hommes dont le timbre de voix correspond mieux à l'emploi.

Le saisissant effet obtenu par M. Horn dans la scène finale d'«Au delà de l'Horizon» de O'Neil devrait servir d'exemple. Ce jeune acteur, qui est le fils de l'auteur de «Brisés marines», un classique de la scène grecque est un comédien-né.

Ses rôtis gais où sa jeunesse, son brio, sa mimique intelligente peuvent se donner libre cours sont toutefois plus «finis» que certaines de ses créations dramatiques qui exigent plus de maturité et de métier.

Et j'en arrive à Mme. Vasso Manolidou. C'est sous le coup de l'émotion ressentie à la première de «Photini Sandri» de Xénopoulos que je décidais d'écrire cet article. Mme. Manolidou y atteignait les sommets de l'art; je voulais lui adresser un cordial merci. Sur la demande de «La Semaine» le billet projeté prenait les proportions que voici; il devenait une critique. Il ne pouvait plus être question que de Photini Sandri.

J'ai vu la jeune et blonde interprète dans plusieurs de ses créations. Je me souviens d'elle lorsque, débutante encore, elle faisait ses preuves dans Ophélie avec le Théâtre Royal alors en tournée sur cette même



Une scène de la «Douzième Nuit» de Shakespeare, interprétée par Mme. Manolidou et MM. Horn et Philippides.

scène de l'Opéra du Caire, sur laquelle elle devait une fois de plus soulever l'enthousiasme d'une salle en délire avec sa Photini Sandri.

Mme. Manolidou me semble être cependant l'interprète idéale d'un seul et même personnage. Sa voix jeune aux résonances cristallines, son rire frais, sa nature impulsive, tout contribue à me confirmer dans cette opinion. Mme. Manolidou nous réserve peut être des surprises, la sympathie du public lui est d'ores et déjà acquise.

Parmi les interprètes de Photini Sandri il y a lieu de signaler Mme. Calogherikou, la mère, la dynamique cousine Louise Podimata; M. Lambrou au jeu sobre et sans barrières; la naïve bonniche que fut Mlle. Naïs Hatzoudi; M. Papayannopoulos, dans le rôle du père Sandri et M. Philippides qui gagnerait à ne pas chanter en parlant.

Je m'en voudrai de ne pas signaler; puisqu'il s'agit d'interprétation l'excellente création de M. Economidis en clerc de 2ème classe dans la «Galerie des Idiots». Il est à regretter qu'il ne nous ait pas été donné de le voir plus souvent.

Parmi les oeuvres grecques nouvelles que la troupe nous a présentées on compte outre: la «Photini Sandri» de Xenopoulos étude des moeurs zantiennes

ou le drame naît de l'opposition des idées modernes avec les traditions; en l'occurrence des conventions religieuses; «Un Chevalier moderne» d'Alekos Lidorikis que la «Semaine» a déjà présenté à ses lecteurs et dont j'ai eu le plaisir de traduire un de ses contes tiré de son recueil «Les hommes nouveaux» et la «Galerie des Idiots» d'un nouvel auteur, d'origine alexandrine, M. Tziforos que connut tant à Athènes, durant l'occupation, où elle fut créée qu'au Caire, un grand succès.

Ce succès, la pièce le doit au mordant de son dialogue et à sa technique spéciale plutôt qu'à son sujet. Le millionnaire américain dont l'auteur entend nous conter le caprice se substitue à lui et vient devant le rideau entretenir le spectateur des surprises qu'on lui réserve. Il n'apparaît sur scène que pour prendre sa place dans la galerie de tableaux d'idiots auxquels M. Tziforos a donné vie pour les besoins de la cause.

La troupe Manolidou-Aroni-Horn vient de nous quitter. Elle apportait avec elle un message d'espoir en les destinées du pays et un peu de cet air et de ce parler de là-bas dont nous étions privés durant si longtemps. Le message nous a reconfortés; sa présence nous a rapprochés. Elle emporte en parlant un peu de nos coeurs.

G. VASDEKIS

## LA MUSIQUE

### TROIS CONCERTS DE L'ORCHESTRE DE PALESTINE

(Suite de la page 20)

Dans le fameux *Concerto de l'Empereur* de Beethoven, Georges Théméli joua sa partie en grand artiste sensible, sachant être aussi émouvant dans la puissance que dans la délicatesse.

Le Concert se terminait par la *Symphonie* de Mozart connue sous le nom de *Chant du Cygne* et dont le Menuet et le Final sont du plus émouvant, du plus joyeux Mozart. Elle fut exécutée avec le plus grand soin. Le chef d'Orchestre était dans son élément, on le sentait. Il sut communiquer sa ferveur à son orchestre.

\*\*\*

Au début du troisième concert, l'orchestre, en hommage à la mémoire de

Franklin Roosevelt, joua la «Mort d'Ase» de Grieg.

Madame Gina Bachauer donna du *Concerto* de Grieg une exécution impeccable. Puissance, délicatesse du phrasé, intelligence et sensibilité de l'interprétation: cette remarquable artiste possède toutes les qualités.

Enfin la dynamique *Symphonie* No. 7 de Beethoven était brillamment enlevée, comme il se doit, sous la baguette de l'excellent maître Taube dont il n'est que juste de louer l'excellente direction.

H. SOULON

# CHRONIQUE DES LIVRES

**BLAISE PASCAL :** *Pensées.* (Aux Editions Variétés, Montréal).

Poursuivant la publication des chefs-d'oeuvre immortels, Les Editions Variétés présentent à la suite des *Fleurs du mal* par Charles Baudelaire, *Contes* par Guy de Maupassant, *Fables* par Jean de La Fontaine et *Théâtre* par Jean Racine, une édition des *Pensées* de Blaise Pascal dans la même présentation soignée que les titres précédents.

Au cours des dernières années de sa vie, Blaise Pascal méditait un grand ouvrage destiné à affermir les bases du christianisme. Il eut à peine le temps de l'ébaucher, mais les fragments de cette oeuvre furent, après sa mort recueillis et publiés sous le titre de *Pensées*.

Ce sont ces pages admirables qui constituent un édifice inachevé sans doute, mais qui, reconstitué, est maintenant consacré comme un des plus purs chefs-d'oeuvre de la littérature française.

Les *Pensées* de Pascal ne peuvent être suspectes à aucun lecteur: pour les uns, elles forment un livre de foi; pour les autres, c'est un livre où une âme humaine se révèle avec plus de naturel et de vérité que partout ailleurs. Pour tous, c'est un chef-d'oeuvre unique dans notre langue.

C'est dans ces pages détachées qu'on touche le génie de Pascal dans toute sa puissance originalité. Les prières de Pascal nous mènent sur un des plus hauts lieux des lettres françaises. Rien d'émouvant comme ses méditations.

Ce livre doit se trouver dans la bibliothèque de tout homme de goût. C'est aussi un ouvrage pour la famille, pour le collège et le couvent.

**ALBERT FEUILLERAT :** *Baudelaire et sa mère* (Aux Editions Variétés, Montréal).

Les Editions Variétés viennent de publier une nouveauté qui aura beaucoup de succès.

Les biographes de Baudelaire ne se sont guère intéressés à sa mère, Mme. Aupick. Ils l'introduisent bien, çà et là dans le récit, car enfin elle a existé. Mais ils l'écartent vite, comme si c'était un mauvais génie qu'il vaut mieux exorciser.

Ils la considèrent comme une personne indigne du rôle que la nature lui avait aveuglément assigné, et ils ne lui ménagent pas leur mépris. Car ils voient en elle une bourgeoise fieffée, bonne sans doute, mais à l'esprit étroit, confite en dévotion, occupée d'intérêts matériels et qui ne comprit jamais rien à la nature exceptionnelle de son fils.

Il serait difficile de tracer un portrait moins ressemblant, nous dit M. Feuillerat. Mme. Baudelaire — Mme. Aupick par son second mariage avec un général qui devint ensuite ambassadeur de France — en Turquie était à peu près le contraire de l'insignifiante, odieuse personne qu'on nous a jusqu'ici présentée. Il révèle que c'est à sa mère que Baudelaire doit quelques-unes des particularités de son tempérament littéraire: imagination vagabonde, sensibilité suraiguë, emportements excessifs.

Il y a dans leurs relations les éléments d'un roman psychologique que M. Feuillerat nous fait connaître par sa double face: roman de l'amour maternel, roman de l'amour filial aux péripéties orageuses, parfois pathétique, quelquefois frisant le comique.

En retraçant cette longue histoire de passion, de querelles, de brouilles, de raccommodements que furent les relations de Baudelaire avec sa mère, M. Feuillerat nous donne une occasion exceptionnelle de sentir revivre l'auteur des *Fleurs du Mal* dans toute la complexe singularité de sa plus intime nature.

**ANDRÉ GIDE :** *Les nouritures terrestres.* (Aux Editions Variétés, Montréal).

C'est un livre étonnant, composé des souvenirs de jeunesse de Gide que viennent de publier Les Editions Variétés. L'auteur écrit dès la première page: «Et quand tu m'auras lu, jette ce livre et sors. Je voudrais qu'il t'eût donné le désir de sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée. N'emporte pas mon livre avec toi... Oui, mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même, — puis à tout le reste plus qu'à toi».

Le message de Gide est ici anti-intellectuel et anti-historique, opposé à toutes traditions et à tous principes. *Les nouritures terrestres* c'est le cantique des cantiques de toutes les soifs, de tous les appétits. C'est la recherche de nouveaux fruits pour donner d'autres désirs.

Hymne à la nature, à la jeunesse à la ferveur dans le désir, c'est le *Bateau Ivre* de Gide.

Y perce-t-on le secret de Gide? A cette question, il faut répondre par la phrase de Gide: «Mais je ne le connais pas moi-même? J'ai plusieurs secrets».

**ROGER MARTIN DU GARD :** *La Sorellina.* (Aux Editions Variétés, Montréal).

Voici le cinquième roman dans la série «Les Thibault». Cette histoire d'une famille française dont Les Editions Variétés viennent d'entreprendre la publication est formée de huit romans; cette oeuvre a soulevé l'enthousiasme de tous les lecteurs et influencé tous les romanciers connus. Traduite en plusieurs langues, l'histoire des «Thibault» est émouvante, tragique et belle.

C'est la suite pathétique aux beaux romans *Le cahier gris*, *Le pénitencier*, *La belle saison* et *La consultation* précédemment parus.

Ici l'intrigue se noue lorsqu'au hasard d'une lecture dans une revue suisse, qui vient de publier, sous un pseudonyme transparent, une longue nouvelle de Jacques Thibault: *La Sorellina*. Antoine Thibault qui croyait son frère mort apprend qu'il vit en Suisse. Sous le masque de personnages italiens, Antoine reconnaît des portraits de son père, de lui-même, de tous ceux qui ont été mêlés à l'adolescence de Jacques; puis, à peine transposé, le double amour de Jacques pour Gise qui était presque sa soeur puisque depuis le plus bas âge elle avait été élevée par son père, et pour Jenny de Fontanin, la soeur de son meilleur ami, Daniel.

A l'aide de ces pages autobiographiques et après une rapide enquête, Antoine comprend ce qui s'est passé: troublé par son double sentiment pour Jenny et pour Gise, outré du refus que lui avait opposé son père, M. Thibault, quand il lui avait demandé d'épouser Jenny, craignant aussi de soumettre, trois ans de suite, sa personnalité naissante au laminoir de l'Ecole normale, Jacques avait réalisé le projet d'évasion qui le hantait depuis sa quatorzième année. Il était parti pour la Tunisie; puis, après avoir connu de dures heures et couru bien des aventures, il était venu se fixer en Suisse, dans un milieu de révolutionnaires internationaux.

Antoine part aussitôt, rejoint son frère à Lausanne et le décide à revenir au chevet de leur père, qui va mourir.

Voilà le thème de ce beau roman qui fait partie d'une collection unique dans la littérature.

ROGER MARTIN DU GARD : *L'été 1914.*

(Aux Editions Variétés, Montréal).

Ce septième volume du chef-d'oeuvre du roman moderne *Les Thibault*, est l'histoire d'une famille française dont Les Editions Variétés ont entrepris la publication: c'est sûrement une des plus passionnantes histoires jamais écrites.

Ce roman commence le 28 juin 1914, le jour du meurtre de Sarajevo, et se termine le 10 août, neuvième jour de la guerre. Journée par journée le lecteur assiste à cette lutte des forces de paix contre les forces de guerre, qui devait aboutir au conflit général d'août 1914.

Jacques Thibault est envoyé par un groupe de pacifistes cosmopolites à travers l'Europe pour y enquêter sur la politique secrète des Empires Centraux, puis à Paris, pour y suivre de près les réactions françaises et la politique pacifiste des partis de gauche.

Là, il retrouve son frère Antoine, luxueusement installé dans la vie bourgeoise et parfaitement inconscient des menaces qui s'amoncellent sur l'Europe. Le heurt de leurs deux natures se poursuit, pendant tout le mois de juillet, en marge de la crise internationale.

Un accident a remis Antoine et Jacques en contact avec Mme. de Fontanin, avec Jenny, avec Daniel. Un élan irrésistible — amour, orgueil, besoin de pardon — pousse Jacques à se disculper auprès de Jenny; explication passionnée, où fondent toutes les résistances qui les séparaient jadis, et où ils osent enfin s'avouer leur amour.

Mais ce n'est là que le début d'un roman qui doit avoir une fin tragique.

PAUL BOURGET : *Le démon de midi* de l'Académie Française. (Aux Editions Variétés, Montréal).

Quelle est la signification du titre de ce beau roman que viennent de publier Les Editions Variétés?

*Le démon de midi*, c'est le démon d'une terrible tentation: celle qui assiège l'homme, au midi, non pas d'un jour, mais de ses jours, dans la plénitude de sa force. Jusque là, l'homme conduit sa destinée de vertus en vertus, de réussite en réussite. Puis soudain, l'esprit de destruction s'empare de lui. Une force ennemie l'attire hors de sa ligne, dans la voie où il doit périr. Cet étranger vertige va souvent du spirituel au temporel.

Louis de Savignan va être élu député. Son pas sonne l'assurance, une assurance calme et invincible, comme sa voix, son rire. La certitude de sa valeur émane de ses moindres gestes. Cet homme a tout réussi, cet homme n'a jamais été humilié.

Mais cette continuité dans la réussite ne sera-t-elle pas la plus redoutable des épreuves quand sonnera pour lui l'heure du *Démon de midi*?

Louis de Savignan a vécu vingt ans un roman de passion et de frénésie. Il devra le revivre à l'âge de quarante ans, car la destinée à parfois d'étranges et mystérieux desseins. Elle peut faire renaître en une seconde tout un drame, toute une passion. Savignan, le célèbre historien, par un hasard, sera mis en face de celle qu'il avait si passionnément aimée quand elle était libre. Maintenant qu'elle ne l'est plus, comment réagira-t-il?

N'est-ce pas là une occasion offerte à cet égaré au milieu de la vie que guette *Le Démon de midi*?

Un beau livre où il y a un grand enseignement: la clef de tant d'énigmes, le mot de tant d'intelligences, de tant de destinées.

PAUL BOURGET : *Un divorce*, de l'Académie Française. (Aux Editions Variétés, Montréal)

C'est une oeuvre courageuse et magistrale, qui restera l'un des plus beaux monuments de Paul Bourget, que viennent de publier Les Editions Variétés.

Elle débute par cette douloureuse confession d'une femme:

«Il y a treize ans, j'en avais vingt-neuf. J'étais la plus malheureuse des femmes. L'homme à qui ma famille m'avait mariée, et dont j'avais dû me séparer, venait de demander et d'obtenir que cette séparation fut confertie en divorce. Il s'était remarié. Je restais seule au monde avec un fils de neuf ans. Les tribunaux me l'avaient donné. Comment l'élever, comment tenir tête aux difficultés que le divorce crée autour d'une femme, même lorsqu'elle a le bon droit pour elle?

«C'est alors qu'un autre homme, que j'avais connu chez mes parents, sans trop le remarquer, et perdu de vue depuis mon mariage, trouva le moyen de rentrer dans ma vie... J'appris qu'il m'avait aimée jeune fille sans se déclarer... Il était resté fidèle à son premier sentiment et il a demandé ma main. J'ai accepté ce dévouement, et, depuis ce jour, je n'ai pas rencontré en lui une défaillance. Il a été pour moi le meilleur des maris, pour mon fils le meilleur des pères... Fût-ce au prix de mon salut éternel, je ne le quitterai jamais, jamais...

Que fera cette femme dans sa détresse?... Abandonnera-t-elle son foyer, brisera-t-elle le coeur d'un homme qu'elle aime et qui l'aime? Laissera-t-elle son enfant? Le livre de Paul Bourget répond à cette question. Et l'on est tout ému et bouleversé de la douleur qu'éprouve cette âme.

ROGER MARTIN DU GARD, *Epilogue*. (Aux Editions Variétés, Montréal).

Voici la huitième et dernière partie du chef-d'oeuvre du roman moderne *Les Thibault* que Les Editions Variétés ont publié cette année.

C'est la suite et la conclusion à *Le cahier gris*, *Le pénitencier*, *La belle saison*, *La consultation*, *La Soréline*, *La mort du père*, *L'été 1914*.

L'histoire se passe durant la dernière guerre. Pendant ces quatre longues et dures années, c'est le sang qui est roi. La guerre a entraîné dans son infernal tourbillon tous les hommes, même les indifférents, les bourgeois. Antoine Thibault, lui-même, sert dans une ambulance sur le front.

Miné par une maladie incurable, Antoine, qui se sait perdu, doit continuer son travail de médecin. Il décrit dans son journal ses derniers jours de vie; jours pathétique alors que l'aurore de la victoire commence à poindre. Dans le petit matin, après une nuit d'insomnie, il se reprend à espérer en l'avenir... mais à quoi bon vivre, quand on a été toute sa vie un homme moyen.

Et Antoine, jour par jour, heure par heure, se voit mourir... juste assez conscient pour bien souffrir. Le lundi, 18 novembre, il écrit ses derniers mots: «37 ans, 4 mois, 9 jours. Plus simple qu'on ne croit Jean-Paul».

C'est la fin de cette histoire *Les Thibault*; une des plus passionnantes qu'on puisse lire. C'est un roman tragique et beau.

JEAN DE LA BRUYÈRE. *Les Caractères* (avec avant-propos de René R stelhueber). (Aux Editions Variétés, Montréal).

Dans la Collection Classique «Variétés», Les Editions Variétés, viennent de publier une édition de *Les Caractères* par Jean de La Bruyère. Cet ouvrage s'ajoute à une collection qui compte déjà des chefs-d'oeuvre comme *Les fleurs du mal* par Charles Baudelaire, *Contes* par Guy de Maupassant, *Fables* de La Fontaine, *Théâtre* de Jean Racine etc...

M. René Ristelhueber, dans un avant-propos d'une belle facture littéraire, résume la vie de Jean de la Bruyère et donne des explications sur ses oeuvres; ces explications permettent au lecteur de trouver un plaisir plus complet à la lecture de cet ouvrage.

La Bruyère vécut sans ambition et sans bruit dans ce glorieux dix-septième siècle, goûtant le plaisir délicat de converser avec les premiers esprits du siècle: Bossuet, Fénelon, Racine, La Fontaine, Molière. Perdu dans la foule des grands seigneurs, hôte et convive des princes, il étudia en moraliste les types curieux qui passaient sous ses regards, notant les vices et les ridicules, réunissant les matériaux de ce chef-d'oeuvre littéraire qui a pour titre *Les Caractères*.

«Il est meilleur moraliste, et surtout bien plus grand écrivain que La Rochefoucauld», écrit La Harpe; il y a peu de livres en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. Ses portraits sont faits de manière que vous les voyez agir, passer, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement.

«Dans l'espace de peu de lignes, il met des personnages en scène de vingt manières différentes: et, en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. Nul prosateur n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes ou piquantes».

**RENÉ RISTELHUEBER.** *La double aventure de Fridtjof Nansen.* (Aux Edit. Variétés, Montréal).

Cette belle biographie que viennent de publier Les Editions Variétés nous révèle l'histoire d'un homme, Fridtjof Nansen, dont la postérité a retenu le nom, mais que le grand public ne connaît pas dans sa vraie lumière. Sa vie pourtant a une double personnalité qui donne double raison à notre admiration.

Les exploits de Nansen: sa traversée du Groenland à skis en 1888 et sa tentative d'atteindre le Pôle Nord sur son fameux bateau de bois, le «Fram» (1893-1895), puis à pied, avec un seul compagnon, l'ont rendu célèbre. Ses prouesses d'énergie et de résistance physique ont soulevé l'admiration de tous.

Mais il est un autre Nansen, tout aussi digne d'admiration, et cependant presque ignoré. C'est l'homme politique qui, en 1905, après avoir pris la tête du mouvement tendant à la séparation de la Norvège et de la Suède, jusqu'alors unies, a réussi à faire reconnaître l'indépendance de son pays, en évitant qu'éclatent les hostilités. Aussi est-ce à l'ancien explorateur qu'a été confiée la mission d'offrir la couronne de Norvège au roi actuel, Haakon.

Plus tard, délégué de son pays à la Société des Nations, il a été chargé d'organiser, après la guerre de 1914, le rapatriement des 430,000 prisonniers dispersés jusqu'au fond de la Sibérie. Puis, ému par l'atroce famine en Russie, Nansen fit appel en vain aux sentiments humanitaires de la Société des Nations. Il prit alors l'initiative d'une vaste oeuvre de secours qui sauva la vie de millions d'êtres. Les efforts de Nansen parvinrent à faire doter ces malheureux dépourvus de pièces d'identité, d'un passeport à valeur internationale: le passeport Nansen.

Enfin, Nansen a lutté pour faire rendre justice aux peuples persécutés et dispersés, et pour faire triompher à la Société des Nations les idées de conciliation et d'arbitrage dont il s'était fait le champion passionné.

Dans un livre d'un intérêt qui ne se dément pas, M. Ristelhueber brosse de main de maître le portrait de cet homme d'une si grande puissance. Il explique comment Nansen a pu être à la fois un hardi explorateur et un philanthrope sensible aux maux de l'humanité. C'est une belle vie que les circonstances actuelles imposent à l'admiration, dans l'espoir que les problèmes de notre monde troublé trouveront des artisans aussi dévoués.

**OCTAVE AUBRY.** *Le Roi de Rome.* (Aux Editions Variétés, Montréal).

La belle biographie que viennent de publier Les Editions Variétés éclaircit le mystère qui flotte autour du fils de Napoléon.

Le jeune solitaire de Schoenbrunn est mort trop tôt. Quelques années encore et il forçait le destin. L'Empereur François eut fini par desserrer ses barreaux ou, plutôt encore, il se fut évadé. On retient un enfant, on surveille un jeune homme. Mais un homme que tant d'espérance anime ne peut demeurer prisonnier dans un palais.

Dans l'état actuel des recherches entreprises sur le *Roi de Rome*, maintenant que la plupart des documents inédits ont échappé à l'ombre des cartons et des liasses, la figure assez incertaine, presque énigmatique, que le fils de Napoléon avait prise pour nous depuis près d'un siècle, reçoit des contours décidés, un franc relief. Que reste-t-il de la légende d'un prince entièrement germanisé, affaibli dès l'enfance par une éducation cauteleuse et arrivé à l'âge d'homme sans esprit, sans volonté, sans ambitions?

Le fils de Napoléon était certes digne d'une haute vie. Certains de ses défauts, son manque d'équilibre, son agitation secrète se fussent atténués avec le temps et aussi avec le bonheur. Volontaire, obstiné, avide d'action, il avait le coup d'oeil du chef. Tendre pour qui l'aimait, il montrait des places de dureté que l'existence eut étendues, mais il serait toujours resté noble de coeur.

Octave Aubry, dans une très belle biographie, raconte la pathétique histoire de ce jeune homme au beau front ombragé, à l'oeil bleu plein de tristesse, la bouche toujours prête à sourire, les joues où brillait la jeunesse, le visage où se mêlaient les traits de son père et de sa mère, ces traits avec lesquels tomba en poussière une époque des plus brillantes et des plus glorieuses de l'histoire de France. Un livre pour toutes les bibliothèques.

**ERNEST HELLO.** *L'Homme* (Aux Edit. Variétés, Montréal).

Cet ouvrage que viennent de publier les Editions Variétés constitue l'un des livres que tout homme qui aime la lecture doit avoir dans sa bibliothèque.

Hello dévoile ici «L'Homme» dans toute sa nature intime, intellectuelle, sentimentale, religieuse. Il le uénètre dans les gouffres et il nous le montre. Il étend la main vers la voûte du ciel, prend au soleil un faisceau de rayons, et entre ensuite dans l'abîme d'un pas tranquille, en nous tenant par la main et en nous disant: «Regardez et voyez». Et le voilà promenant la lumière.

Vous verrez dans ce livre apparaître la vie, la science, l'art, «l'Homme».

Cette oeuvre d'Hello est vaste; la pensée du maître a successivement voyagé dans tous les continents et dans toutes les îles de l'esprit humain. Le monde contemporain notamment, avec ses hontes et ses grands, avec sa philosophie, sa littérature, sa politique, avec ses découvertes prodigieuses, et ses ignorances plus prodigieuses encore, a passé sous son puissant regard. Et sur tout ce qu'il a vu, Hello a dit sa parole, une parole précieuse.

Il faut donc lire ce livre: «l'Homme». On y puise la claire vision de l'ordre éternel, la grandeur, la magnificence, la Gloire et les possibilités de «l'Homme».

Cet ouvrage est un guide précieux qui complète admirablement «L'Homme cet inconnu» et «L'Âme de la femme».

ORION





Notre emblème est la qualité de nos produits

« **KEO** »



**BRANDY V.O. de\*\*\* et de\*\***  
en caisses et barils

DRY GIN  
OUZO  
MUSCAT  
VERMOUTH (doux et sec)  
LIQUEUR TRIPLE SEC

GOLDEN ET PALE DRY  
WINE  
COMMANDARIE  
MISTELLA  
MALLIA

NAMA  
TEMPLAR  
APHRODITE  
OTHELLO  
COEUR DE LION

*Fournisseurs des Forces Britanniques et Alliées de toutes les armes*

PRODUITS DE LA  
**CYPRUS WINE & SPIRITS C<sup>o</sup> L<sup>td</sup>**  
LIMASSOL

**Greg. A. CACOMANOLIS**

*Agent Général pour l'Égypte*

Tél. 28170 ALEXANDRIE

*Stocks permanents*

**Vine Products Import Cy. «Vince»**

16, Place Mohamed Aly. (Ruelle Ebn Sina).

Tél. 28170 ALEXANDRIE R.C. 18019

CAIRO, 2, rue Doubreh, Tél. 56359

PORT-SAID, VILLA CALYPSO, Tél. 2597

# HELLAS SPECIAL

## PAPASTRATOS

*Tabacs grecs purs*



20 Cigarettes P.T. 7

# CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE